

**Claude Corbo**

**André Malraux au Québec, 1963 :  
Propos et discours**

**Table des matières**

Introduction

Note sur la présente étude

Interventions d'André Malraux :

1. Entretien avec les médias (7 octobre 1963)
2. Allocution au Conseil municipal de Montréal (10 octobre 1963)
3. Vernissage de l'exposition de peinture française contemporaine (10 octobre 1963)
4. Inauguration de l'exposition industrielle et économique française (11 octobre 1963)
5. Allocution au déjeuner offert par l'Ambassade de France et la Chambre de commerce française de Montréal (11 octobre 1963)
6. Allocution au dîner d'État offert par le gouvernement du Québec (11 octobre 1963)
7. Propos lors de la visite à l'hôtel de ville de Québec (12 octobre 1963)
8. Propos tenus à l'Université Laval de Québec (12 octobre 1963)
9. Vernissage d'une exposition d'art appliqué français contemporain (14 octobre 1963)
10. Allocution au déjeuner offert par la ville de Montréal (14 octobre 1963)

11. Rencontre avec des écrivains, des artistes, des musiciens, des gens de théâtre du Québec (14 octobre 1963)
  12. Allocution à l'Université de Montréal (15 octobre 1963)
  13. Conférence de presse au départ (15 octobre 1963)
- Annexe 1. Lettre de Me Maurice Riel à Georges-Émile Lapalme, le 15 janvier 1972.
- Annexe 2. Discours d'André Malraux à l'inauguration de la Maison du Québec à Paris, le 5 octobre 1961
- Annexe 3. André Malraux au Québec en 1963. Bibliographie selon Claude Pillet.

\*

## Introduction

*Si la France veut réellement s'intéresser à la francophonie  
il nous semble qu'elle doit commencer à agir là où se trouve,  
en dehors de France, l'îlot le plus important, le plus fort  
et le mieux organisé mais aussi le plus attaqué, le plus menacé  
par l'érosion quotidienne.*

Georges-Émile Lapalme à André Malraux,  
octobre 1963.

Entre le 7 et le 15 octobre 1963, André Malraux, aventurier et anticolonialiste, romancier réputé et prix Goncourt en 1933, écrivain d'art<sup>1</sup>, anti-fasciste militant et combattant avec les Républicains pendant la Guerre civile d'Espagne, résistant qui dirige, sous le nom de «Colonel Berger», la brigade Alsace-Lorraine pendant la Deuxième Guerre mondiale, compagnon politique du général Charles de Gaulle dès 1945 et pendant les années précédant le retour au pouvoir de ce dernier en 1958, ministre d'État chargé des Affaires culturelles du général de 1959 à 1969, créateur des maisons de la culture, visite le Canada, c'est-à-dire Ottawa, et, pour l'essentiel de son séjour, le Québec.

### ***Deux voyages contrastés***

Ce n'est pas le premier voyage de Malraux au Canada<sup>2</sup>. En 1937, de la fin de février à la fin de mars, il visite les États-Unis (New York, Philadelphie, Washington, Hollywood, Los Angeles, San Francisco) à l'invitation de plusieurs universités, de diverses organisations de gauche, de la revue *The Nation*. Il vient témoigner de la guerre civile qui déchire l'Espagne et qu'il présente comme le début d'une nouvelle guerre mondiale opposant les régimes fascistes totalitaires à la démocratie. Il vient aussi solliciter des appuis pour l'Espagne républicaine, des appuis tant politiques que financiers. Il intervient dans un contexte où, malgré le soutien militaire actif de l'Italie de Mussolini et de l'Allemagne d'Hitler à la rébellion nationaliste d'une partie de l'armée espagnole dirigée par le général Francisco Franco, la Grande Bretagne et la France démocratiques et d'autres pays libres s'enlisent dans l'aveuglement d'une politique de non-intervention. Sur le chemin du retour en Europe, il s'arrête à Toronto, le 2 avril, et à Montréal, les 3 et 4 avril.

Dans cette dernière ville, il prononce, le 4, un discours dans une église protestante devant un millier de personnes réunies sous l'égide du Comité d'aide médicale à l'Espagne fondé par le Dr Norman Bethune. Cependant, les élites canadiennes-françaises catholiques de diverses orientations se tiennent loin de Malraux. Comme l'a écrit Hervé Bastien, «*si Malraux passe pour un agitateur communiste chez les nationalistes, la méfiance envers lui n'est pas complètement absente des milieux libéraux*», tout ceci valant à l'écrivain ce que Bastien résume comme un «accueil assassin»<sup>3</sup>. Cette distance est d'autant plus voulue par ces élites que l'Assemblée législative du Québec vient d'adopter à l'unanimité, sur proposition du premier ministre très conservateur Maurice Duplessis, la *Loi protégeant la province contre la propagande communiste*, loi sanctionnée le 24 mars et qui permet au gouvernement de fermer, pour une durée d'un an, tout édifice qui, au jugement de la police, peut être utilisé pour propager des «idées communistes», non définies par ailleurs (d'où son sobriquet de «Loi du cadenas»). Cela dit, conclut Bastien, «*l'écrivain fait salle comble*»<sup>4</sup>.

Par contraste avec la visite initiale de 1937, en 1963 André Malraux visite le Québec à titre très officiel. Il est l'invité du gouvernement du Québec (officiellement de celui du Canada), en sa qualité de ministre d'État chargé des Affaires culturelles de la V<sup>e</sup>

République française, ministre qui siège à la droite du Général de Gaulle dans les conseils des ministres. C'est donc dire qu'il est accueilli avec de très grands égards, à Ottawa d'abord, mais surtout au Québec. Tout au long de la partie québécoise de la visite, il prend plusieurs fois la parole en public, devant des publics variés et dans des contextes différents. Et, pendant cette même partie québécoise de son périple, il a pour compagnon de tous les jours et de tous les déplacements, pour guide, pour interprète des réalités québécoises, et pour lien avec le gouvernement hôte, son homologue québécois, Georges-Émile Lapalme, ministre-créateur en 1961 du ministère des Affaires culturelles.

Outre le fait que les deux ministres assument des responsabilités politiques comparables dans des pays de langue française, et outre le fait que la visite de 1963 résulte aussi de la volonté du Général de Gaulle de nouer des relations plus intenses avec le Québec, on doit dire que l'action de Lapalme a joué un rôle considérable et même irremplaçable dans la venue de Malraux au Québec. Il se trouve, en effet, que les deux hommes ont fait connaissance personnellement, par suite d'une initiative du ministre québécois, et que le rapport qu'ils ont ainsi établi a été essentiel et très fécond pour les relations entre la France et le Québec.

Cela résulte du fait que Lapalme est un homme politique québécois ardemment francophile et que cet attachement pour la France dépasse les bons sentiments pour se traduire dans son action politique.

### ***Un homme politique québécois francophile***

Né à Montréal, ayant vécu à Joliette de sa tendre enfance à 1953, Georges-Émile Lapalme (1907-1985) est avocat de formation. Très tôt intéressé par la politique, proche du Parti libéral, Lapalme est élu député libéral à la Chambre des communes du Parlement canadien le 11 juin 1945. Son mandat est renouvelé lors des élections du 27 juin 1949. À la fin de 1947, il participe à la fondation d'un hebdomadaire, le *Joliette-Journal*. Jusqu'au début de 1950, il fournit à cet hebdomadaire une chronique politique, ce qui n'est pas particulièrement étonnant vu son engagement, mais aussi, ce qui surprend beaucoup plus, une chronique littéraire. C'est que Lapalme est, depuis son enfance, un lecteur et, plus

encore, un amant de la littérature française qui est pour lui un indépassable étalon de mesure des valeurs littéraires et un univers où il plonge toujours avec ravissement. Si, au sommet de son panthéon littéraire personnel, règnent les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, il connaît les autres classiques français et aussi les œuvres des romanciers français du XX<sup>e</sup> siècle, dont les romans d'André Malraux. Par ailleurs, il est tout aussi passionnément attaché à la langue française comme cœur de l'identité québécoise (dite «canadienne-française» dans le langage de son temps). Aussi, la protection et la promotion de la langue française, dans l'environnement massivement anglophone de l'Amérique du nord, et le développement de la culture québécoise sont-ils, avec la recherche de la justice sociale, l'affirmation économique du Québec et l'assainissement des pratiques politiques, au cœur de sa pensée et de son action politiques. De 1950 à 1958, Lapalme est chef du Parti libéral du Québec. Entre 1953 et 1960, il dirige à l'Assemblée législative du Québec l'opposition officielle au gouvernement. Lorsque Jean Lesage, son successeur à la direction du Parti libéral, lui demande de rédiger le programme politique de la formation en vue des élections générales du 22 juin 1960, Lapalme, très audacieusement dans le contexte du temps, inscrit comme premier article du programme la «Création d'un MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES». De fait, ce ministère sera créé le 24 mars 1961 et Lapalme en sera le premier titulaire.

La francophilie de Lapalme nourrit la conviction que le Québec doit développer de solides et riches relations avec la France. Aussi, l'établissement de rapports directs entre le Québec et la France figure-t-il depuis longtemps dans ce que l'on pourrait appeler le programme politique personnel de Lapalme.

Cette préoccupation peut être mise en lumière par un retour aux années pendant lesquelles Lapalme agissait comme chef de l'opposition officielle à l'Assemblée législative du Québec, à compter de son élection comme député le 9 juillet 1953. Entre autres idées dont il se fait le promoteur face au gouvernement de Maurice Duplessis, Lapalme préconise l'établissement de délégations du Québec à l'étranger, comme la province voisine de l'Ontario en a déjà une à Londres, et particulièrement à Paris. Il formule cette proposition de manière récurrente et même répétitive à l'Assemblée législative : les 5 février 1954, 13 janvier 1955, 11 janvier 1956, 9 janvier 1958, 20 janvier 1959 et 28

janvier 1960. Ni le premier ministre Duplessis, ni ses éphémères successeurs Paul Sauvé et Antonio Barrette, ne donnent suite à cette proposition. C'est Lapalme lui-même qui la mettra en œuvre. La position de Lapalme quant à l'impérieuse nécessité de relations directes entre la France et le Québec repose sur la conviction que l'identité francophone et la culture propre du Québec ont besoin d'être nourries et renforcées par des échanges soutenus avec la France, dans tous les domaines, et aussi que les six ou sept millions de francophones québécois et nord-américains forment la plus importante masse démographique de parlants français hors de l'Hexagone et que la France a aussi besoin d'eux pour son propre rayonnement dans le monde de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Les relations que Lapalme établit avec le ministre Malraux résultent autant de fortes préoccupations politiques qu'il nourrit depuis plusieurs années que de son admiration pour l'œuvre de l'écrivain.

### ***Une complicité et une sympathie naturelles et agissantes***

Si l'on ne peut affirmer que Georges-Émile Lapalme et André Malraux furent des amis, leurs échanges, leurs interactions, leur collaboration, révèlent l'existence, entre les deux hommes, d'une complicité et d'une sympathie naturelles et agissantes qui se cristallisent à compter de septembre 1960. Cette complicité et cette sympathie naturelles furent déterminantes pour les relations entre la France et le Québec et pour la venue éventuelle de Malraux au Québec et les propos qu'il y tint.

Cette complicité et cette sympathie sont nées d'une initiative audacieuse prise par Lapalme en septembre 1960, sans mandat explicite de son gouvernement, mais en fidèle continuité avec son propre discours à l'Assemblée législative et avec ses convictions politiques et culturelles les plus profondes.

À la suite de la victoire électorale du Parti libéral du Québec, le 22 juin 1960, son chef Jean Lesage, constitue son conseil des ministres le 5 juillet. Il y nomme Lapalme comme vice-premier ministre et ministre de la justice (en attendant la création du ministère des affaires culturelles). Après des semaines de travail intense pendant l'été de 1960 à titre

de ministre responsable de la justice et de la police québécoise et à ses tâches de membre du nouveau gouvernement, Lapalme s'accorde des vacances en Europe, en commençant par un séjour à Paris à la mi-septembre. Il voyage avec un ami et avocat d'affaires de Montréal, Me Maurice Riel, qui a des clients en France. Ce passage à Paris et ce qui s'y déroulera, soit une rencontre non planifiée avec André Malraux, auront des conséquences décisives pour les rapports entre la France et le Québec, parmi lesquelles la visite officielle du ministre Malraux au Québec en octobre 1963.

Lapalme raconte cet épisode de sa vie politique dans le troisième volume de ses mémoires, *Le paradis du pouvoir*.

Au moment où il entreprend de rédiger cette partie de ses mémoires, en vacances au Portugal à la fin de 1971, il écrit à Maurice Riel pour lui demander une relation de la rencontre avec Malraux. Son ami se rend à sa demande dans une lettre en date du 15 janvier 1972 (encore inédite mais jointe en annexe 1), qui contribue à la rédaction des mémoires. La relation de Riel doit être rappelée car elle a visiblement nourri le travail de remémoration de Lapalme.

Le jour même de l'arrivée des voyageurs à Paris, raconte donc Riel, un déjeuner leur est offert par une des relations d'affaires de l'avocat. Devant des auditeurs français curieux, Lapalme profite de la circonstance pour parler de la situation nouvelle du Québec qui s'engage dans des transformations économiques, sociales, politiques, culturelles, très importantes. Ses hôtes l'écoutent très attentivement. Surtout, le ministre québécois exprime sa conviction profonde quant à la nécessité que le Québec, pour le maintien de sa langue française et de son identité culturelle, établisse et maintienne des relations directes, diversifiées, soutenues et efficaces avec la France. Selon Riel, les convives réagissent très bien à l'idée de relations directes entre la France et le Québec et exhortent Lapalme à rencontrer le gouvernement français. Comme le relate Riel :

Jean Cescas trancha : «Il faut que vous voyiez Malraux et lui disiez tout cela». Vous lui avez alors répliqué : «Je suis bien prêt à voir Malraux, mais comme je désire le voir sans passer par l'Ambassade canadienne à Paris, comment puis-je m'organiser pour y réussir ? Quelqu'un peut-il m'obtenir de Malraux directement, une entrevue personnelle ?» Nos amis se

regardèrent, puis l'un d'eux dit : «Mais nous avons dans la maison Jacques Robert qui est Compagnon de la Libération, je suis sûr qu'il pourrait rejoindre Malraux et solliciter de lui une entrevue pour M. Lapalme.»

L'affaire va très bon train. Le lendemain matin, Lapalme est informé que le ministre Malraux l'attend l'après-midi même. Riel raconte la rencontre :

[...] nous étions dans un bureau plutôt petit et, derrière une table de style (peut-être) directoire, il y avait Malraux. Je n'ai vu que la tête : cheveux longs (pour l'époque), noirs, très fournis, et, me sembla-t-il, rêches, un regard lourd, une cigarette aux lèvres et des tics dans la figure. [...]

Malraux s'est-il levé pour nous recevoir, nous a-t-il tendu la main, nous a-t-il serré la main, je ne le crois pas. Mais je ne pourrais positivement dire qu'il ne l'a pas fait. Je dois dire que nous étions alors si impressionnés tous les deux qu'il pourrait l'avoir fait que je ne m'en souviendrais pas du tout. Il me semble qu'il dit prosaïquement, en nous indiquant un siège : «Messieurs, que puis-je faire pour vous ?»

Vous offenserais-je en vous disant que, selon mon souvenir, vous avez commencé par bredouiller, puis à parler de l'œuvre de Malraux, puis du nouveau gouvernement du Québec, du fait français au Canada, de la langue, de la culture, de la civilisation française, du réservoir d'affection que la France possédait chez nous et qu'elle ignorait peut-être ! Vous étiez très ému, mais toutes vos paroles et votre attitude exprimaient dans toute sa profondeur la «Nostalgie Ardente» de l'âme du Québec à l'endroit de la France.

Tout à coup, d'un ton très décidé, direct et sans hésitation, Malraux dit : «Justement, hier au Conseil des Ministres, le Général m'a dit : Malraux, il faut s'occuper du Québec.» Et se levant, quittant sa place, il vint s'asseoir entre vous et moi, prit le cendrier qui était sur sa table de travail, le déposa par terre devant lui, prit les cigarettes et fit de même. Puis, comme inspiré, comme si poésie, civilisation et culture s'exprimaient par sa bouche, il se mit à faire une fresque de la civilisation occidentale et de la place de la France, du Québec, et aussi des États de l'Est américain, dans cette civilisation occidentale. Il mentionna les petites églises



blanches de la Nouvelle-Angleterre, nos petites églises de l'Ile d'Orléans, nos œuvres d'art artisanales, nos sculpteurs sur bois, puis il revint à l'Europe. Il nous guidait dans une fulgurante visite d'un «Musée Imaginaire».

Puis subitement, comme s'il s'éveillait d'un songe, il revînt à nous : «Messieurs, vous avez bien raison de vouloir ce rapprochement avec la France et vous avez raison de faire les premiers pas, car si la France allait d'abord vers vous, on pourrait penser après 200 ans au cours desquels la France vous a ignorés, que nous le faisons par intérêt politique.» Il continua : «Monsieur le Ministre, allez de l'avant avec votre projet, ouvrez cette Maison du Québec dont vous parlez, établissez-vous à Paris, et nous irons à votre rencontre.»

Nous étions entrés chez Malraux avec crainte et tremblement, il nous avait fait passer à l'enchantement et à l'éblouissement. Ses dernières paroles vous plongèrent dans l'euphorie. Saisissant l'occasion, vous avez alors exprimé l'espoir de la présence du Général lors de l'inauguration de la Maison du Québec à Paris ou la présence de Malraux pour représenter le Général.

Malraux répondit de sa voix toujours très décidée, sans hésitation et directe, «Si le Général m'y envoie, je serai là, vous pouvez compter sur moi».<sup>5</sup>

Dans ses mémoires, Lapalme évoque de manière comparable ce qui fut pour lui une «heure éblouissante» en compagnie de Malraux en qui il voyait un personnage d'exception :

Ce fut un long monologue. Traversant l'espace que sa table de travail mettait entre lui et nous, il vint s'asseoir de notre côté, à la manière nord-américaine, distribua les cendriers à droite et à gauche, mit par terre des cigarettes françaises et américaines puis, après les phrases qui servent toujours de prologue, il entama réellement la conversation à sens unique précédant notre échange de vues.

Il y eut tout d'abord un aveu de culpabilité au nom de la France en même temps qu'une manifestation de modestie absolument sincère. [...] L'aveu d'André Malraux était, à mon avis, le premier du genre et le plus inattendu. [...]

«Au niveau et à l'instant où nous sommes, il est inutile de se leurrer avec des mots ou avec des faits qui n'existent pas. Ce serait absolument faux de dire que nous avons toujours pensé à vous, que nous avons toujours reconnu ce que vous avez fait, que nous vous avons toujours suivi des yeux. La vérité, c'est que nous vous avons totalement oubliés et que nous ne nous sommes jamais occupés de vous. Aujourd'hui il se trouve qu'un homme de génie, le général de Gaulle, vient d'entrevoir une réalité et un potentiel. Partons de là. Vous êtes isolés en Amérique du nord à côté de l'une des deux plus grandes puissances du monde». [...]

Subitement, les mots tombèrent sur le Québec d'alors. Sidéré, j'entendis énumérer nos petites mais véritables richesses, celles d'une vie séculaire perdue, mais vivante, dans l'immensité chantée par un de nos poètes : Alain Grandbois. Le Québec de nos petites églises «aux clochers d'argent», de nos retables, de nos statuettes de bois, de nos tabernacles dorés, de nos coqs gaulois, de nos bahuts, de nos origines occidentales portant le nom de France. «Il faut venir à Paris nous montrer tout cela !»

Et moi qui venais à Paris demander au gouvernement français la permission de nous établir sur la place de Paris ! [...]

À ma grande surprise, il était à notre diapason. C'était à croire qu'il venait d'ouvrir un livre traitant de notre état. Il pressentait les choses que 1960 allait projeter. [...]

– «À son retour de Québec, en juin dernier, le Général m'a dit : «Il y a, me semble-t-il, un énorme potentiel français au Québec. Veuillez vous en occuper.» Or, il y a quelques jours, il est encore revenu sur le sujet et le hasard veut que vous veniez m'en parler !

– Mais alors, dis-je, que faut-il faire ?

– Établir la Maison du Québec à Paris !»

C'était, avant que je ne l'aie formulée devant lui, la désignation textuelle que nous avions trouvée pour notre éventuel établissement.

Étonné, ravi, un peu sceptique quand même, je lui répondis qu'il venait de précéder ma demande.

En nous retirant de chez notre hôte, j'eus la promesse que le Général de Gaulle ou, à défaut, André Malraux, assisterait à l'inauguration de la Maison du Québec à Paris le jour où nous aurions pignon sur rue.

C'est ainsi que s'établirent, malgré l'ambassade du Canada, ou du moins sans elle, les toutes premières relations France-Québec [...] <sup>6</sup>

À peine une année plus tard, le 5 octobre 1961, le ministre André Malraux, au nom de la République française, participait, en présence du premier ministre Jean Lesage, de Georges-Émile Lapalme et d'une bonne partie du gouvernement du Québec, à l'inauguration officielle de la Délégation générale du Québec à Paris. La complicité et la sympathie naturelles entre André Malraux et Georges-Émile Lapalme avaient mené à bon port un projet commun qui s'est révélé durable.

Il est intéressant de citer ici un propos d'André Patry (1923-2012), universitaire, haut fonctionnaire et diplomate québécois qui a connu Malraux, propos confirmant l'importance des liens entre Malraux et Lapalme pour les liens entre la France et le Québec :

Les responsabilités qu'il assumait au sein du gouvernement français obligeront Malraux à suivre, dans ses grandes lignes, la politique québécoise. [...] En 1960, c'est à la demande expresse du général de Gaulle qu'il s'intéresse au Québec, et c'est avec Georges-Émile Lapalme, qui deviendra ministre des Affaires culturelles, qu'il établit ses premiers contacts officiels avec une personnalité québécoise. Les deux hommes s'entendront fort bien. Mais, à la suite de la démission de Lapalme, Malraux prend ses distances à l'égard du Québec. En 1965, il refuse de signer avec [le ministre des Affaires culturelles] Pierre Laporte l'entente culturelle conclue entre Paris et Québec. Il allègue que les crédits disponibles pour la mise en œuvre de cet accord ressortissent au Ministère des Affaires étrangères et non à son propre ministère. <sup>7</sup>

Après les échanges de septembre 1960 et d'octobre 1961, les deux hommes sont demeurés en contact de différentes façons. Il y eut, évidemment, le voyage de Malraux au Québec pendant lequel Lapalme l'accompagna quotidiennement, ce qui donna substance à leurs rapports. Il y eut, en date du 29 juin 1964, une note manuscrite de Malraux remerciant «bien amicalement» Lapalme de lui avoir fait parvenir, par la valise diplomatique canadienne, des «ampoules à éloquence», c'est-à-dire un médicament contre l'enrouement. Il y eut, en date du 14 septembre 1964, une autre note manuscrite de Malraux à son homologue québécois lors de la démission de ce dernier, dans laquelle il exprime son regret et son «souvenir fidèlement amical». Il y eut une rencontre à Paris, le 24 janvier 1968, au cours de laquelle Lapalme, en sa qualité de commissaire de l'exposition *Terre des Hommes*, convint avec Malraux de la participation de la France à cet événement succédant à l'Expo 67 tenue à Montréal l'année précédente. À titre plus personnel, Malraux envoie en 1967 à Lapalme et à sa conjointe un exemplaire dédicacé du premier volume des *Antimémoires* et, en 1971, de *Les chênes qu'on abat...* avec l'expression de son «amical souvenir».

Pour Lapalme, le souvenir de sa relation avec Malraux est profondément gravé dans sa mémoire :

Dans le tourbillon de mes devoirs professionnels ou sociaux, j'ai frôlé des êtres illustres, mais je n'irais pas m'avancer au bord de la rampe pour dire qu'ils m'ont laissé un message. Seul André Malraux, que la politique avait placé au centre de mes préoccupations, sort tout entier du souvenir.<sup>8</sup>

En fait, si, dès l'été 1963, Lapalme avait résolu de quitter le gouvernement, auquel il reprochait un appui financier bien insuffisant pour son ministère, empiré par des tracasseries administratives multipliées, l'empêchant de réaliser les politiques culturelles qu'il jugeait nécessaires, la perspective du voyage de Malraux lui persuada de demeurer en poste.

### ***Préparation d'une visite officielle du ministre André Malraux***<sup>9</sup>

Après la rencontre de septembre 1960 et l'inauguration dans le faste par Malraux de la Délégation générale du Québec à Paris en octobre 1961, il était séant et souhaitable, en effet, que le ministre français visitât le Québec à son tour. Outre le ministre québécois, plusieurs souhaitaient la venue de Malraux.

Ainsi, le 9 janvier 1962, Alexandre Larue, chef de cabinet du premier ministre Lesage, écrit au ministre Lapalme pour lui relayer une demande du club Richelieu International qui souhaite accueillir André Malraux à Québec, en octobre 1962, lors d'un congrès international. Lapalme répond le 17 janvier qu'il est déjà informé de la demande du club. Selon lui, Malraux «*accepterait de venir au Canada à la condition que la demande en soit faite par le gouvernement lui-même*». Une autre demande est formulée, le 26 février, par l'Association des diplômés de l'Université de Montréal informant Lapalme qu'elle souhaite organiser à Montréal, en octobre 1962, une «*manifestation culturelle et sociale*» à laquelle elle aimerait accueillir les deux ministres français et québécois et demandant à Lapalme de pressentir son homologue. Le 16 mars, Lapalme avise l'Association qu'il en parlera de vive-voix à cet homologue lorsqu'il ira en France au mois de mai. Une nouvelle lettre de l'Association des diplômés, en date du 21 mars, précise que l'Union canadienne des journalistes de langue française est aussi désireuse de recevoir Malraux et songe à s'associer avec elle.

Outre ces groupes, il appert encore que l'Université de Montréal voudrait confier à André Malraux l'inauguration, par une grande conférence de ce dernier, d'une nouvelle chaire en histoire de l'art et serait heureuse de lui rendre l'hommage d'un doctorat honorifique.

En mai 1962, selon ses mémoires, Lapalme, après sa participation à une exposition d'art québécois et canadien contemporain à Bordeaux, rend visite à André Malraux et lui demande «*s'il accepterait d'être officiellement reçu au Québec au cours de l'automne*». L'offre est acceptée «*avec joie*». Il y a lieu, précise Malraux, que l'invitation vienne du chef de l'État du Québec. La seule réserve qu'il énonce est l'évolution de la situation en Algérie, dont l'indépendance fait l'objet de négociations diplomatiques délicates et ne surviendra

que le 1<sup>er</sup> juillet suivant. Afin de donner suite à l'exigence protocolaire du ministre français, le premier ministre Jean Lesage écrit à Malraux le 6 juin en l'informant du souhait de l'Université de Montréal et en déclarant que le gouvernement du Québec s'associe à ce projet. Une invitation formelle est donc formulée pour une visite pendant la première semaine d'octobre. À la fin du mois d'août, le premier ministre Lesage s'assure auprès du ministère canadien des Affaires extérieures que sa lettre d'invitation a bien été relayée par le gouvernement canadien au gouvernement français. Une visite du ministre des Affaires culturelles complèterait bien la visite d'une mission économique et financière française attendue au Québec à l'automne 1962.

À partir du moment où le premier ministre Lesage a invité le ministre Malraux et où ce dernier est désireux de venir, Lapalme écrit dans ses mémoires : «*je donnai beaucoup de mon temps à la visite de Malraux*»<sup>10</sup>. Il y travaille avec la collaboration empressée de l'ambassadeur de France au Canada, Raymond Bousquet. Le 4 septembre, l'ambassadeur informe Lapalme qu'André Malraux serait d'accord pour un séjour du 5 au 7 octobre à Ottawa et du 8 au 12 octobre au Québec. Le 14 septembre, le délégué du Québec à Paris, Charles Lussier, fait savoir à l'Université de Montréal que Malraux fera sa conférence sur le thème suivant : «La position des beaux-arts dans l'ensemble de l'histoire de la culture humaine».

Si les astres apparaissent alignés pour une visite officielle au mois d'octobre 1962 du ministre d'État chargé des Affaires culturelles, tout doit pourtant être annulé le 19 septembre. Ce jour-là, le premier ministre Jean Lesage déclenche des élections générales anticipées pour le 14 novembre suivant, avec pour thème le projet de la nationalisation complète de la production et de la distribution de l'électricité au Québec. Cette décision a été préparée par une réunion du Conseil des ministres, tenue dans un édifice du gouvernement au lac à l'Épaule, dans le parc national de la Jacques-Cartier, au nord de la ville de Québec. Au cours de cette réunion, Lapalme se déclare favorable au projet de nationalisation proposé par le ministre René Lévesque. Mais, s'il n'en tient qu'à Lapalme, pour la visite de Malraux, ce ne sera que partie remise, d'autant plus que le Parti libéral remporte haut la main les élections générales. Le 26 septembre, Malraux écrit à son homologue québécois : «*je tiens à vous remercier de l'amicale efficacité avec laquelle vous*

êtes intervenu dans la mise au point de ces projets. [...] Je vous prie de croire, mon cher Ministre, à mon bien sympathique souvenir». Ainsi encouragé, Lapalme écrit qu'«*en brisant pas les lignes de communication entre Paris et nous, je fis reprendre le dialogue dès le printemps*»<sup>11</sup>. Le dialogue porte fruit.

Le 26 février 1963, l'ambassadeur Bousquet informe le ministre Lapalme que «*Monsieur André Malraux accepte avec plaisir votre aimable invitation de se rendre au Canada français*» au mois d'octobre prochain. Au risque que le ministre québécois grince des dents (au moins intérieurement) vu son peu de désir de voir Ottawa impliqué, l'ambassadeur ajoute qu'il s'assure lui-même que le gouvernement canadien transmette une invitation officielle. Quelques jours plus tard, le 8 mars, l'ambassadeur envoie à Lapalme un projet de programme de la visite officielle qui reprend celui esquissé l'année précédente. Cette fois, la mission ne sera pas que culturelle. En effet, outre une exposition de peinture française contemporaine, le ministre Malraux inaugurera une exposition industrielle et économique française à Montréal et ce, en présence des premiers ministres canadien et québécois. Le 13 mars, la secrétaire du premier ministre Lesage écrit au secrétaire particulier de Lapalme que «*M. Lesage est d'avis qu'il appartiendra surtout à M. Lapalme d'accompagner M. Malraux aux divers engagements qui auront été pris*», ce qui était certes de nature à réjouir l'accompagnateur ainsi désigné. Le 2 avril, le conseiller culturel de l'ambassade française informe le sous-ministre Guy Frégault de l'accord de Malraux avec le projet de programme sauf pour quelques modifications : il ne veut pas paraître à la télévision et il ne «*souhaite guère de participer à des cérémonies de remise de doctorats honorifiques*». De plus, madame Madeleine Lioux, conjointe de Malraux, l'accompagnera dans son voyage. Plusieurs versions successives retouchées du programme de la visite circulent entre l'ambassadeur et le ministre. Les dates changent quelque peu : le 27 juin, l'ambassadeur Bousquet évoque les dates du 1er au 8 octobre. Finalement, ce sera du 7 au 15 octobre. Le 18 septembre, Bousquet informe le gouvernement du Québec que le programme final est approuvé «*sous cette seule réserve que la Télévision ne participe pas à la conférence de presse de Montréal, le mardi 15 octobre.*»

Le programme de la visite est publié en version simplifiée par le quotidien montréalais *Le Devoir*, le 7 octobre 1963. La version qui suit est complétée par des informations tirées du programme officiel du gouvernement québécois :

***Programme de la visite du ministre André Malraux au Québec***

**Lundi 7 octobre :**

19h.45 : arrivée à Montréal par Air France; rencontre avec les journalistes à 20h15, organisée par les autorités du Québec. Sont présents pour le gouvernement du Québec le ministre Lapalme, le sous-ministre des affaires culturelles Guy Frégault et le secrétaire exécutif du premier ministre Lesage, Guy Gagnon.

21h.30 : Montréal-Ottawa par avion du Gouvernement fédéral; M. Paul Martin, ministre des Affaires extérieures, accueillera M. Malraux. Dîner intime.

**Mardi 8 octobre Ottawa :**

12h : Présentation du personnel à l'ambassade.

12h.30, visite au gouverneur général, Georges P. Vanier

13h : Déjeuner offert par le gouverneur général à Rideau Hall.

15h : M. Malraux rend visite à M. Charles Drury, ministre de la Production de défense, remplaçant le ministre des Affaires extérieures, qui sera absent.

20h : Dîner offert par le gouvernement fédéral. Country Club — brèves allocutions par M. Lionel Chevrier (ministre fédéral de la Justice) et M. Malraux.

**Mercredi 9 octobre Ottawa :**

10h : Visite au premier ministre, Lester B. Pearson

10h.20 : Visites aux présidents des deux Chambres et au Parlement.

11h.30 : Musée national. Visite des collections ethnographiques avec M. C.P Wilson, directeur adjoint.

13h. : Déjeuner à l'ambassade.

15h.30 : Galerie nationale. Visite des collections de peinture avec M. Comfort, directeur.

19h.30 : Dîner officiel à l'ambassade, suivi d'une réception.



**Jeudi 10 octobre Montréal :**

9h00 : Départ pour Montréal (avion du gouvernement du Québec). MM. Lapalme, Frégault et Gagnon accompagnent le ministre Malraux ainsi que son chef de cabinet André Holleaux et l'ambassadeur Bousquet.

11h. : Visite au maire de Montréal Jean Drapeau et réception par le Conseil municipal. Discours du maire et réponse de M. Malraux.

12h.15 : Vernissage de l'exposition : tapisseries et décors de théâtre à la Place des Arts. Allocutions.

13h30 : Déjeuner intime offert par le ministre Georges-Émile Lapalme, Hôtel Windsor.

17h : Vernissage officiel de l'exposition de peinture française contemporaine (Musée des Beaux-Arts).

18h.15 : Dîner offert par le Musée des Beaux-Arts de Montreal, Hôtel Ritz-Carlton.

21h : Première de *Phèdre*, Compagnie Marie Bell, à la Comédie canadienne.

**Vendredi 11 octobre, Montréal et Québec :**

10h.35 : Départ de l'hôtel Windsor.

11h.00 : Inauguration de l'exposition industrielle et économique française de Montréal, Palais du Commerce, en présence de M. Pearson et de M. Lesage.

13h.15 : Déjeuner offert par l'ambassadeur et la Chambre de Commerce française de Montréal. Hôtel Ritz-Carlton, discours.

15h.15 : Départ de l'hôtel.

16h :Départ pour Québec (avion).

17h.15 : Visite au lieutenant gouverneur Paul Comtois

20h : Dîner d'État offert par le premier ministre du Québec. Château Frontenac, allocutions.

**Samedi 12 octobre Québec :**

10h30 : Visite au Parlement et rencontre avec le premier ministre, M. Jean Lesage.

11h :Visite à l'Hôtel de ville de Québec et rencontre avec le maire Wilfrid Hamel

11h45 : Visite de l'Université Laval et rencontre avec le recteur Mgr Louis-Albert Vachon

13h.Déjeuner intime chez le lieutenant-gouverneur.

15h. Visite du Musée de la province. Soirée libre.

**Dimanche 13 octobre Québec :**

11h.00 : Promenade dans le vieux Québec avec pour guide Paul Gouin.

12h.30 : Départ pour les Laurentides. Déjeuner offert par le gouvernement du Québec au Lac-à-L'Épaulé

**Lundi 14 octobre Montréal :**

8h45 : Départ pour Montréal

11h.30 : Vernissage, à l'Institut des arts appliqués, de l'exposition des arts appliqués français. Allocutions de M. Paul Gérin-Lajoie et de M. Malraux.

13h : Déjeuner offert par la ville de Montréal. Restaurant Hélène de Champlain.

17h : Réception offerte par M. Lapalme : rencontre avec les principaux écrivains et artistes québécois (grands salons de l'hôtel Windsor). Dîner libre

20h.40 : Départ de l'hôtel Windsor.

21h : Théâtre du Rideau vert : *L'heureux stratagème*, de Marivaux.

**Mardi 15 octobre Montréal :**

10h.45. Départ de l'hôtel Windsor.

11h : Inauguration de la chaire d'histoire de l'art à l'Université de Montréal (Les conférences André Malraux) : allocution du recteur, Mgr Irénée Lussier, et discours de M. Malraux. Visite au siège de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française.

13h. Déjeuner Alliance française, France-Amérique et Crédit foncier franco-canadien. Hôtel Windsor. Sénateur Thomas Vien et réponse de M. Malraux.

15h : Conférence de presse (hôtel Windsor).

16h.15. Visite au Collège Marie-de-France.

17h. Visite au collège Stanislas

20h. Départ pour Paris

La lecture du dossier de presse<sup>12</sup> montre que la visite du ministre André Malraux a été très suivie par les milieux intéressés et notamment, au jour le jour, par les quotidiens francophones et même anglophones du Québec. Les différentes étapes du parcours se sont

bien déroulées, sans incident notable sauf pour un moment de mauvaise humeur de l'invité provoqué par des compatriotes français et que Lapalme résume comme suit :

– «Ça vous donne envie de cavalier et de vous rendre au banquet des métallos !»

L'ennui durait, s'étendait pendant deux interminables discours d'après-déjeuner. Sans plus se préoccuper du prestigieux invité que tous voulaient entendre, le président général et le président local d'une organisation française de Montréal se félicitaient réciproquement mais lentement, l'un décrivant les immenses qualités de l'autre, l'autre insistant sur les non moins grands mérites du premier. [...]

André Malraux piaffait. Se penchant vers moi, il eut donc ce mot qui faillit me faire pouffer de rire : «Ça vous donne envie de cavalier...»

Mais là où ça devint sérieux, c'est quand il ajouta un peu plus tard : «Je ne parlerai pas !» Le ton sec était celui d'un homme fâché, insulté peut-être. Avec raison, d'ailleurs. Étonné, appréhendant le pire, j'insistai pour qu'il dise au moins un mot. Il ne répondit pas.

L'adoration mutuelle des deux présidents prit fin pendant que ma nervosité augmentait.

Enfin invité à parler, André Malraux prononça, je crois, deux phrases seulement et ce fut pour rappeler que le 11 novembre suivant, c'est-à-dire dans un mois, les enfants de France iraient rendre hommage à ceux des nôtres tombés là-bas sous les balles allemandes et déposeraient dans les cimetières canadiens de France les fleurs du souvenir. Et il reprit son siège.<sup>13</sup>

Mais, malgré cet incident, dans la relation duquel l'auteur a la charité de ne pas identifier les personnes en cause, le voyage apparaît avoir été une réussite. C'est du moins le bilan qu'en dressera Lapalme, au-delà des rapports administratifs immédiats, lorsque, presque une décennie plus tard, il en traitera dans la dernière partie du dernier volume de ses mémoires.

Comme le montre le tableau qui suit, le programme est un mélange bien étudié d'activités politiques, médiatiques, mondaines et culturelles :

## Voyage d'André Malraux au Canada et au Québec (7-15 octobre 1963)

### Caractérisation des activités

Le chiffre indique la date. Entre crochets : activités privées.

Activités politiques, médiatiques, mondaines	Activités culturelles
<p>MONTRÉAL 7 : Rencontre avec les médias</p> <p>OTTAWA 8 : Personnel de l'Ambassade de France 8 : Gouverneur général du Canada et déjeuner 8 : Ministres fédéraux et dîner du gouvernement 9 : Premier ministre du Canada 9 : Présidents des chambres du Parlement 9 : Dîner à l'Ambassade de France</p> <p>MONTRÉAL 10 : Maire et conseil municipal [10 : Déjeuner offert par le ministre Lapalme] 10 : Dîner offert par MBAM</p> <p>11 : Exposition industrielle et économique 11 : Déjeuner de l'Ambassade de France et de la Chambre de commerce française</p> <p>QUÉBEC 11 : Lieutenant-gouverneur du Québec 11 : Dîner d'État du gouvernement du Québec</p> <p>12 : Maire de Québec 12 : Déjeuner chez le lieutenant-gouverneur</p> <p>[13 : Échanges avec le Premier ministre Lesage et d'autres ministres sur les relations futures entre France et Québec]</p> <p>MONTRÉAL 14 : Déjeuner de la Ville de Montréal</p> <p>15 : Déjeuner, Alliance française et autres 15 : Conférence de presse</p>	<p>OTTAWA 9 : Musées canadiens d'Ottawa et réception</p> <p>MONTRÉAL 10 : Vernissage de l'exposition de tapisseries et décors de théâtre (Place des Arts) 10 : Vernissage de l'exposition de peinture française contemporaine (MBAM) 10 : Théâtre (Compagnie Marie Bell)</p> <p>QUÉBEC 12 : Université Laval 12 : Musée de la Province de Québec</p> <p>[13 : Visite du Vieux-Québec] [13 : Visite du parc des Laurentides et déjeuner avec membres du gouvernement du Québec]</p> <p>MONTRÉAL 14 : Vernissage de l'exposition des arts appliqués 14 : Rencontre avec les artistes et écrivains 14 : Théâtre (Rideau Vert) 15 : Conférence, Université de Montréal 15 : Visite, AUPELF 15 : Visite Collège Marie-de-France 15 : Visite Collège Stanislas</p>

Malraux connaissait-il la culture québécoise avant son deuxième séjour ? Tant Lapalme que Maurice Riel se souviennent que, lors de la rencontre de septembre 1960, Malraux a évoqué certains éléments matériels de la culture québécoise. L'homme, tel que le montrent notamment ses écrits sur l'art, possédait une connaissance exceptionnellement étendue et riche de l'art depuis ses premières manifestations et à l'échelle universelle. Pour sa part, l'universitaire québécois André Patry a affirmé, dans un entretien avec Hervé Bastien, que Malraux était renseigné sur le Québec par l'attaché culturel de l'ambassade du Canada à Paris, René Garneau. En outre, toujours selon Patry, le peintre Alfred Pellon, voisin de Malraux à Boulogne-sur-Seine, aurait aussi agi comme informateur du ministre français sur les réalités culturelles québécoises en lui faisant notamment connaître le poète Alain Grandbois, l'un de ses proches amis<sup>14</sup>. Outre cela, la visite de Malraux lui permet de prendre connaissance d'éléments importants de la culture québécoise et de certaines de ses institutions culturelles majeures existant à l'époque (par contre, ni le Musée d'art contemporain, ni le Musée de la civilisation n'existent encore). Selon les récits que font les journaux, il a pris beaucoup d'intérêt aux réalités culturelles qu'on lui a montrées. Ainsi, selon le reportage du journal *Le Soleil* de Québec (14 octobre), lors de sa visite au Musée de la province, Malraux «*va, vient, fébrile, d'une œuvre à l'autre, scrute, analyse, cherche la réminiscence* ». À la Maison Chevalier de Québec, «*les sculptures de nos artisans, les meubles de nos anciens menuisiers, les voûtes merveilleuses déclenchent un flot de paroles, qui suivent l'instant d'observation, de concentration [...]. Notre ministre des Affaires culturelles, M. Lapalme, est heureux : car il admire Malraux et Malraux s'intéresse à tout*». Visitant le Vieux-Québec en compagnie de Paul Gouin, grand connaisseur du patrimoine québécois, les deux hommes «*voient les joints des pierres, ce que l'homme a fait et surtout comment il l'a fait semblablement à certaines traditions des maçons de France*». À Montréal, lors de la rencontre avec les artistes, écrivains, musiciens, gens de théâtre invités par le ministre Lapalme, «*André Malraux a voulu les rencontrer tous et [...] avait pour chacun quelques minutes à consacrer*» (*Le Devoir*, 15 octobre 1963).

De plus, il apparaît que Malraux s'engage intensément dans sa visite, ses rencontres et ses échanges. Selon Jean-Marc Léger résumant, dans le *Devoir* du 16 octobre, la conférence de presse finale de Malraux, indique que ce dernier a patiemment répondu à des questions qui allaient «*de la poésie canadienne-française aux relations France-États-Unis, de l'architecture québécoise à l'Exposition universelle de 1967 [...]. Des réponses substantielles, senties, vécues : l'expression, une fois de plus, d'une intelligence exceptionnellement brillante et d'une sensibilité extraordinairement riche, ce qui lui permet à la fois de saisir promptement l'essentiel et de pressentir admirablement ce qui doit être.*»

Pour Malraux lui-même, le voyage a été une expérience positive. À la conférence de presse tenue à Montréal, la veille de son retour en France, il a tenu, selon le même journaliste, «*à souligner l'amitié profonde dont il a été l'objet, la chaleur de l'accueil qu'il a partout senti*».

### ***Deux thématiques***

Au cours de son séjour au Québec, Malraux a régulièrement pris la parole en public, soit brièvement par des propos réagissant sur le champ à ce qu'il avait observé ou par des réponses à des paroles d'accueil, soit de manière plus étendue par des allocutions substantielles sans texte et prenant l'allure, aux yeux de multiples témoins, de brillantes improvisations.

Les interventions publiques du ministre Malraux pendant son séjour au Québec développent deux thématiques distinctes. Un certain nombre de propos traitent du Québec, ce qu'en fait Malraux appelle le plus souvent le Canada français ou même le Canada tout court, et de son positionnement par rapport à la France. D'autres interventions sont consacrées à des questions qui sont chères à l'écrivain et théoricien de l'art, soit les enjeux liés à la culture ou encore au sort de la civilisation au XX<sup>e</sup> siècle.

Les pages qui suivent font état de la substance des propos de Malraux selon les circonstances de sa visite :

### Thématique des discours d'André Malraux lors de sa visite au Québec, octobre 1963

DATE	CIRCONSTANCE	THÉMATIQUES DÉVELOPPÉES
7 octobre	Échanges avec les médias, Aéroport de Montréal	Sens de la visite : <i>«Je suis ici pour vous dire ce que la France attend de vous. J'ai plus à apprendre de vous que vous de moi»</i> . Climat culturel au Québec : <i>«Les Canadiens français sont dans un climat culturel que la France n'a jamais connu, vous avez l'immensité de votre territoire et votre esprit de pionnier. Cette immensité, vous devriez la rendre dans une grande musique et une grande poésie.»</i> <i>«La France n'a des regrets qu'à l'égard du Canada français»</i> <i>«Nous voulons rendre à la France l'accent qu'elle apporta au monde lorsqu'il était celui de l'audace et celui de la liberté.»</i>
10 octobre	Réception à l'hôtel de ville de Montréal	Hommage à Montréal et reconnaissance du général de Gaulle pour la ville qui l'a accueilli <i>«au plus mauvais moment»</i> . Montréal comme lieu <i>«où l'énergie française se montre»</i> plus qu'ailleurs. Capacité des Canadiens français d'imposer leur marque. Hommage à la longue et dure résistance des Canadiens français. <i>«Nous avons confiance en vous et la prochaine civilisation, nous la ferons ensemble.»</i>
10 octobre	Vernissage de l'exposition de peinture française contemporaine, Musée des beaux arts de Montréal	Remarques sur la peinture contemporaine : <i>«abandonnant le modèle, la peinture a découvert par là sa liberté.»</i> Abandonner les clichés sur la France et le Canada français, dont l'identité nationale ne fait pas de doute. La seule leçon que la France apporte est celle de la liberté : <i>«soyons maintenant ensemble une leçon de liberté.»</i>
11 octobre	Inauguration de l'exposition industrielle et économique française à Montréal	<i>«Nous faisons ensemble la civilisation de l'Atlantique, la seule civilisation libre au monde»</i> . <i>«La France vous tend la main en face de l'avenir.»</i>

**Thématiques des discours d'André Malraux lors de sa visite au Québec, octobre 1963  
(2)**

DATE	CIRCONSTANCE	THÉMATIQUES DÉVELOPPÉES
11 octobre	Déjeuner offert à Montréal par l'Ambassade de France et la Chambre de commerce française de Montréal	Réflexion sur la civilisation contemporaine et la culture. « <i>Nous sommes en train d'assister [...] à la transformation fondamentale des civilisations</i> » avec l'avènement de la machine « <i>qui est en train de changer complètement le destin des hommes [...] et de créer un temps libre de plus en plus étendu.</i> » « <i>Ce que signifie la culture ? C'est une ressource, et probablement [...] la seule chose qui tienne en face de la mort. En même temps que le machinisme développait à l'infini ses machines, il créait d'immenses usines de rêves qui n'ont jamais eu d'équivalent.</i> »
11 octobre	Dîner d'État offert par le Premier ministre du Québec, à Québec	Reprise des réflexions sur la civilisation et la culture : « <i>La civilisation moderne ne sait pas pourquoi elle existe. La machine amène l'homme à ne jamais se penser lui-même mais à penser à ce qu'il fait.</i> » « <i>Être un homme, ce n'est pas penser à ce qu'on fait, mais penser à ce qu'on est [...]</i> » « <i>Pour simplifier, ou bien l'ensemble des usines de rêve (cinéma, radio, littérature, etc.) rendra l'humanité asservie aux puissances qui sont derrière ces rêves, ou bien l'humanité choisira dans ce qui a survécu sa part la plus haute, parce que, si la culture a un sens, c'est très simplement la noblesse du monde.</i> » Rôle du Canada : « <i>Vous devez cultiver votre différence</i> » . « <i>Ce que vous pouvez apporter au monde, c'est une part de l'immensité canadienne. Le Canada, c'est l'immensité et l'un des pays où l'épopée de la lutte contre la terre est la plus haute.</i> » Apport de la France : « <i>Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous.</i> »
12 octobre	Visite à l'Université Laval, Québec	Remarques sur l'éducation : « <i>Le monde moderne est en face de la redécouverte de l'homme. Nous avons perdu le sens de l'éducation qui est la façon de forger l'homme. [...] Vous avez ici l'une des rares possibilités de défense de l'homme par la formation de l'enfant. Pour ce que vous faites, ce que vous ferez, ce que vous êtes, la France vous remercie.</i> »



**Thématiques des discours d'André Malraux lors de sa visite au Québec, octobre 1963  
(3)**

DATE	CIRCONSTANCE	THÉMATIQUES DÉVELOPPÉES
14 octobre	Inauguration de l'exposition d'art appliqué français, Institut des arts appliqués, à Montréal	Enseignement et culture : <i>«Vous avez commencé ici une entreprise qui mérite toute notre sympathie et notre respect. Le rapport entre enseignement et culture est simple. L'enseignement c'est connaître, la culture c'est aimer et la "culture populaire" c'est prendre le peuple dans ses bras et l'appeler à goûter la beauté. Aujourd'hui, au nom du gouvernement français, je mets entre vos mains la totalité des modèles d'exécution de la France.»</i>
14 octobre	Déjeuner offert par la ville de Montréal	Sur le destin du monde contemporain qui se joue <i>«entre deux forces immenses : celle des États-Unis et celle de l'Union soviétique»</i> et les cultures qui les définissent et qui sont héritières de cultures antérieures, l' <i>«ancien monde protestant»</i> et <i>«le monde de Byzance et la vieille orthodoxie»</i> . Entre les deux, en Europe occidentale et en Amérique latine, c'est <i>«le vieil héritage catholique»</i> . Entre les deux, Russie et États-Unis, il y a <i>«la volonté d'un certain nombre de pays de la vieille Europe, peut-être parce qu'ils sont d'origine catholique, ou pour d'autres raisons, d'être ce qu'ils sont et de donner forme à leur âme et à leur rêve. C'est la dessus que nous nous unissons»</i> . Pour les Canadiens français voisins des États-Unis, cela ne veut pas dire renoncer aux gratte-ciel, mais en faire à leur image pour pouvoir dire : <i>«Gratte-ciel ou pas gratte-ciel, c'est nous qui l'avons fait et personne en Amérique ne l'avait tenté.»</i> Rôle des poètes : <i>«Vos poètes sont en train de commencer à aimer votre ville. À partir du moment où l'amour naît quelque part, c'est l'âme collective qui commence»</i> Pour conclure et en paraphrasant le général de Gaulle, les Canadiens français peuvent s'associer à la France pour dire : <i>«À ton service, Mère, pour servir le monde.»</i>
14 octobre	Rencontre à Montréal avec des artistes et écrivains québécois	Propos sur la création littéraire et artistique dans un contexte où l'existence du journal quotidien ou de la photographie donnent une plus grande liberté de création au romancier ou au peintre.

**Thématiques des discours d'André Malraux lors de sa visite au Québec, octobre 1963  
(4)**

DATE	CIRCONSTANCE	THÉMATIQUES DÉVELOPPÉES
15 octobre	Conférence à l'Université de Montréal	Comment se jouera le destin de l'esprit au cours de prochaines décennies. Importance capitale de l'art, <i>«quelque chose qui a survécu, et qui se situe dans une sorte de présent éternel. [...] L'art en définitive, c'est tout ce qui en nous échappe à la mort.»</i>
15 octobre	Conférence de presse à Montréal	<p>Multiple thèmes abordés.</p> <p>Bilan du voyage : <i>«L'impression majeure que j'emporte de mon séjour parmi vous ? Ce qui me reste comme image dominante, la caractéristique principale du Canada français ? L'espoir.»</i></p> <p><i>«Vos réalisations ? Mais ce qui importe, ce qui est essentiel, ce sont vos intentions...»</i></p> <p><i>«La France n'a de remords qu'à l'égard des Canadiens français. Il ne s'agit certes pas d'ignorer l'existence des autres, mais il est assez normal que nous pensions d'abord à vous... Et il y a tout ce que nous pouvons faire ensemble.»</i></p> <p>Sur son association politique avec le général de Gaulle : <i>«J'ai découvert un homme qui a maintenu l'honneur comme un songe invisible au dessus de ma patrie blessée, muselée, qui a rendu à mon peuple sa dignité, à ma patrie son visage et sa vérité. Et sa justice aussi. Cela, on peut bien le discuter, mais de Gaulle pour moi, c'est d'abord l'honneur et la justice de la France, dans la France ... et une grande part de l'honneur et de la justice du monde.»</i></p> <p>Satisfaction d'avoir pris la mesure <i>«de cette ville qui surgit, qui monte, de ce peuple qui se transforme...»</i></p>

Certains éléments ressortent des propos du ministre André Malraux sur le Québec et les relations entre celui-ci et la France.

Au Québec, Malraux veut adresser un message d'énergie et de confiance en lui. Pour lui, le peuple du Québec a été capable, dans sa solitude, d'une longue résistance, que l'écrivain salue volontiers, pour préserver sa langue, sa culture, son identité. Aujourd'hui, cette nation peut compter sur de grands atouts pouvant le servir. Il s'agit, notamment, de sa

connaissance et de sa familiarité avec l'immensité géographique qui est la sienne et de son tempérament de pionnier. Le Québec, Montréal, sont des lieux où se manifeste avec vigueur l'énergie française. Aussi, le Québec doit-il savoir reconnaître, valoriser et affirmer sa différence. Dans l'avenir, le Québec pourra donner une grande poésie, une grande musique, à l'échelle l'une et l'autre de l'immense continent qu'il habite. Dans cette perspective, Malraux s'honore de pouvoir dire à ses hôtes québécois : «*Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous*».

Certes, avoue Malraux à plus d'une reprise, la France peut avoir des regrets pour le Canada français, pour la rupture prolongée du lien entre l'ancienne mère-patrie et la colonie qu'elle a abandonnée. S'il est impossible de refaire l'histoire, il est désormais possible à la France et au Québec de réaliser de grandes choses ensemble. D'abord, la France reconnaît tout le chemin parcouru par le Québec qui est maintenant autre chose et beaucoup plus que le pays de Maria Chapdelaine, comme la France elle-même a progressé, ainsi que l'illustre l'exposition industrielle et économique à l'inauguration de laquelle le ministre a participé. Ensuite, elle reconnaît aussi qu'elle a à apprendre du Québec. Malraux peut donc convier le Québec à s'associer à la France pour «*faire ensemble la civilisation de demain, la civilisation de l'Atlantique*». Ou encore, «*soyons ensemble une leçon de liberté*». La France et sa culture sont importantes pour le monde et le Québec peut y contribuer. «*La France, conclut Malraux à l'exposition industrielle, ne vous tend pas la main en face du passé, mais de l'avenir.*»

En arrière-plan de ces propos sur la France et le Québec, le ministre écrivain et théoricien de l'art profite aussi de certaines interventions pour expliciter des préoccupations qui l'habitent durablement. La civilisation actuelle, toute façonnée par la machine, est en rupture avec celle des siècles précédents. Si Napoléon ou Louis XIV auraient pu s'entretenir avec un pharaon «*presque des mêmes choses*», puisqu'ils avaient les «*mêmes problèmes administratifs, les mêmes problèmes militaires, les mêmes problèmes juridiques*», les êtres humains du XX<sup>e</sup> siècle sont «*en train d'assister à la transformation fondamentale des civilisations*» sous l'effet de la machine. Dans ce contexte, la puissance scientifique et technique impose de nouvelles questions à l'humanité, les questions les plus fondamentales confrontant chaque personne quant au sens de son existence. Ce qui peut

être d'un très grand secours, c'est la culture, «*ce qui reste de toutes les valeurs, ce qui peut résister à la mort*», ce qui a survécu aux civilisations du passé et qui nous interpelle encore en nous faisant rêver.

Lors de l'une de ses dernières interventions publiques, Malraux rappelle quel pays unique est la France : «*La France n'est réellement grande que lorsqu'elle est la France pour tous les hommes. Sur tous les chemins de la Chrétienté, sur tous les chemins de l'Orient des croisades, il y a des tombeaux de chevaliers français. Sur toutes les routes de la liberté, il y a des cadavres de soldats français*». C'est cette France, dit Malraux, qui appelle le Québec à agir avec elle «*pour faire la civilisation de demain.*»

### ***Un bilan personnel de Lapalme***

Ayant accompagné André Malraux tout au long de sa visite, Georges-Émile Lapalme a consacré les dernières pages de ses mémoires à un bilan de l'expérience. Ce bilan est, évidemment, personnel et, de ce fait, subjectif. Il est rédigé sans beaucoup de documentation. Il est écrit sans ambition politique personnelle. Il veut rectifier des interprétations avec lesquelles l'auteur est en désaccord. Mais ce bilan, tout personnel et subjectif soit-il, révèle des choses intéressantes. On peut aussi signaler que, dans un journal littéraire encore inédit, tenu entre février 1966 et août 1967, et intitulé *Rayons muets du moment*, Lapalme rappelle certains moments de la visite.

La douzaine de pages consacrées par Lapalme à la visite de Malraux dans *Le paradis du pouvoir* évoque tantôt l'impact de la visite pour les relations de nation à nation entre la France et le Québec, tantôt les rapports entre deux hommes.

### ***Impact politique d'une visite***

Pour Lapalme, dont les souvenirs font écho aux observations de journalistes au jour le jour de la visite, Malraux s'est engagé à fond dans son voyage au Québec. Il a examiné les choses avec une attention soutenue et vivement intéressée, se comportant comme «*celui que l'indifférence ne touchait jamais, où qu'il fût*». Il a compris beaucoup de la condition québécoise, comme cela se manifeste dans ses propos publics et privés. Il a dialogué avec

le milieu qui l'accueillait. Ayant accompagné Malraux continuellement pendant sa visite, Lapalme rappelle ce qu'il décrit comme l'intensité, l'acuité de vision, la volonté de connaître et de comprendre avec lesquelles son homologue l'a vécue :

Voyant tout, remarquant tout, le mordant de ses remarques faisait surface à la grande surprise de celui qui, l'instant de l'avant, avait écouté la voix mystérieuse du génie. Le cloisonnement, s'il existait dans son esprit, sautait dans la conversation qui plongeait jusqu'à l'essentiel de tous les sujets ou frôlait avec légèreté le côté farfelu des êtres et des choses. [...]

Partout le célèbre écrivain se penchait sur tout, scrupuleusement, interrogeait, demandait, commentait et quand nous sortions de l'endroit visité, à peine assis dans la voiture qui nous conduisait vers une autre étape, il donnait avec franchise une opinion qu'il étayait d'arguments inattendus tirés de son immense réservoir intellectuel. Sans un arrêt pour permettre de reprendre souffle, les phrases se déroulaient à la vitesse d'un courant.

Avant d'entrer quelque part il s'enquérissait : «Maintenant, où allons-nous et de quoi s'agit-il ?» Sans un seul commentaire, je lui décrivais l'institution ou le personnage que nous allions voir. Je ne lui disais pas : «Vous allez voir une belle chose» mais, par contre, pour nous situer dans le cadre nord-américain, je signalais un particularisme : «Vous allez voir une chose qui est importante pour nous». Et je le laissais juger. [...]

Profondément intéressé, évidemment, par le profil intellectuel des nôtres, il parut très heureux lorsque je lui fis rencontrer le monde des artistes, les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les cinéastes, les représentants de toutes les disciplines, si l'on peut utiliser ce mot en parlant de l'art. Je le vois causant avec Alain Grandbois dont il connaissait l'œuvre, je l'entends répondre aux questions d'un peintre : il ne tuait jamais le temps, il le vivait intensément. Il doit y avoir une volupté de l'intelligence comme il y a celle des sens.<sup>15</sup>

L'intérêt que Malraux portait au Québec dépassait largement la curiosité de l'intellectuel et se situait aussi au plan d'une action politique répondant aux attentes du général de Gaulle. Pour Lapalme, en scrutant «notre présent et notre avenir» comme il le fit, Malraux enclencha décisivement la collaboration entre les deux pays :

[...] la France se mit à agir, car, et cela il faut le savoir, c'est André Malraux qui en octobre 1963 ouvrit les premiers pourparlers et conclut les premiers accords entre la France et nous. Le Général de Gaulle avait d'ailleurs exigé qu'il en fût ainsi. [...]

Lorsque André Malraux vint rencontrer le Québec, nous en étions encore à l'ère des pionniers dans le domaine des relations franco-québécoises. Malgré notre installation à Paris en 1961. Avec lui, ce fut le grand départ. [...] En outre, sa présence parmi nous consacrait ostensiblement une priorité et nous accordait une place quelque part sur l'échiquier de ce que l'on commençait à appeler la Francophonie.<sup>16</sup>

Sur le terrain concret de la collaboration, Malraux vient en émissaire très autorisé (et généreux) de la République française comme Lapalme le rappelle à propos d'un entretien avec Jean Lesage :

Aussi lorsque [...] il déployait l'éventail des possibilités d'accords ou d'échanges entre la France et nous, représentait-il plus que n'importe quel autre ministre la pensée et la volonté de de Gaulle. En nous ouvrant ses musées pour y cueillir toutes les reproductions des chefs-d'œuvre, en nous offrant son cinéma, ses troupes de théâtre et ses théâtres, etc., il ne formulait pas un vœu pieux mais l'expression d'une politique qui se voulait un faisceau de forces françaises et québécoises.

Jean Lesage, ne pensant qu'à autre chose, nous fit sursauter par sa question : «Tout cela nous coûtera combien ?» - «Rien, pas un sou !» Sans paraître offensé, Malraux s'étendit sur le sujet et tel un prestidigitateur fit surgir de son monologue ce qui fut la base des ententes survenues depuis. Aucun autre que lui pouvait aller aussi loin du côté de la culture au nom du gouvernement français, à ce moment-là.<sup>17</sup>

Au moment où Lapalme écrit ces pages, au début des années 1970, plusieurs accords de coopération lient déjà la France et le Québec. Ces accords ont effectivement pris forme à compter de 1964, c'est-à-dire dans les mois suivant la visite de Malraux. La conviction de Lapalme concernant l'impact politique de cette visite apparaît donc fondée, même si des opinions divergentes ont pu être formulées à ce sujet. Par exemple, André Patry affirme

que, à la différence du Général de Gaulle, Malraux n'a pas éprouvé la même attirance pour une éventuelle souveraineté du Québec<sup>18</sup>. Pour Hervé Bastien, on ne doit pas oublier qu'on ne trouve pas de référence au Québec dans les écrits de Malraux; aussi, l'enthousiasme qu'il aurait témoigné pour le Québec peut-il être interprété comme l'expression du sens du devoir d'un fidèle de De Gaulle voulant appuyer les vues politiques de son chef<sup>19</sup>.

### ***Une forte expérience personnelle***

Pour Georges-Émile Lapalme, dont la rencontre initiale avec Malraux en septembre 1960 avait été une «*heure éblouissante*», la visite d'octobre 1963 sera une forte expérience personnelle qu'il s'emploie à caractériser dans ses mémoires.

Souvent, rappelle-t-il, on lui a posé la question de savoir si Malraux était «facile à vivre». Sans choisir de ne voir que les aspects les plus séduisants du personnage qu'était Malraux, Lapalme répond :

De lui à moi les choses se sont toujours passées dans la plus grande simplicité sans que j'aie pu détecter chez lui l'habitude ou le caprice qui ne plient pas, incrustés qu'ils sont dans la vie quotidienne d'un individu. Par l'écrit et par l'action il aura été une des personnalités du siècle; vis-à-vis du soussigné, il s'est constamment tenu, pour ainsi dire, à l'écart de sa renommée, ne s'en servant pas pour faire passer ou excuser ce qu'il y a souvent de si choquant chez certains écrivains ou hommes publics. Pour répondre à la question, j'ai toujours témoigné de cette «facilité à vivre».

Toutefois, attention à une fausse piste qui amène à

en arriver à croire que le romancier des Conquistadors se désintéresse avec humilité de son personnage et de son œuvre. L'homme qui a écrit : «Le monde s'est mis à ressembler à mes livres» ne peut certainement pas affecter le détachement. [...] Il avait le droit, en causant, de faire corps avec le monde, sans fatuité mais avec fierté.<sup>20</sup>

Pour Lapalme, l'homme s'est révélé être un véritable interlocuteur<sup>21</sup> encore qu'il fallait savoir l'amener à répondre à des questions cruciales, comme il le rappelle en fusionnant deux événements de la visite :

Un soir, à l'hôtel Windsor de Montréal, le ministre nous recevait à dîner en même temps que l'ambassadeur et son épouse. Lui faisant face, je l'interrogeais en sorte que le dialogue se limitait à mes questions et à ses réponses. Subitement, je lui posai la question de puis longtemps latente et qui n'attendait qu'une ouverture pour surgir à l'air libre : Qu'est-ce qui vous a lié au général de Gaulle ? La température chaude de l'intimité s'abaissa. Le visage de Malraux prit l'aspect que je lui avais connu lorsqu'il s'était renfrogné en parlant de cavalier et de se rendre au banquet des métallos. Tout notre petit monde était sur les dents, surtout l'ambassadeur. Et j'eus cette réponse étonnante : «Parce que le général de Gaulle est le premier homme d'État français, depuis Louis XVI, qui n'a pas eu de maîtresse.» Interloqué, il me fallait penser vite. S'agissait-il d'un avertissement de me taire dès qu'on abordait le chapitre de son allégeance gaulliste ? Voulait-il me dérouter ou se moquer d'une question dont la réponse allait de soi ? Froidement, je m'obstinaï : «Vous n'avez pas répondu à ma question avouez-le». Ses traits se détendirent en même temps que ceux des autres convives et la réponse, cette fois, s'amplifia. Il raconta la geste gaullienne et un peu de la sienne.<sup>22</sup>

Lors de la conférence de presse du 15 octobre, un journaliste ayant posé une question de même nature, Malraux, comme le rapporte Jean-Marc Léger (plus complètement que les mémoires de Lapalme dans le journal *Le Devoir* du 16 octobre), commence par témoigner de son irritation, mais choisit tout de même de répondre :

Et de Gaulle ? J'ai découvert un homme qui a maintenu l'honneur comme un songe invisible au dessus de ma patrie blessée, muselée, qui a rendu à mon peuple sa dignité, à ma patrie son visage et sa vérité. Et sa justice aussi. Cela, on peut bien le discuter, mais de Gaulle pour moi, c'est d'abord l'honneur et la justice de la France, dans la France ... et une grande part de l'honneur et de la justice du monde.<sup>23</sup>

Dans *Rayons muets du moment*, Lapalme décrit des moments où Malraux s'exprime avec candeur, par-delà le personnage officiel qu'il est. L'un de ces moments survient après l'arrivée à Québec, le 11 octobre en fin d'après-midi. Malraux effectue une visite protocolaire au lieutenant-gouverneur du Québec, poste essentiellement honorifique de chef d'État de la province souvent attribué par le gouvernement fédéral à titre de récompense pour services politiques rendus. En 1963, le titulaire du poste est Paul Comtois



(1895-1966). Agronome de formation, ayant vécu en milieu rural toute sa vie comme notable local, député et ministre du gouvernement fédéral de 1957 à 1961, cet homme n'est certes pas un intellectuel ni un *aficionado* de l'œuvre de Malraux. Lapalme témoigne de cette rencontre :

[...] je l'accompagne chez le lieutenant-gouverneur Comtois. En sortant, il me dit : «Cet homme simple m'a parlé sur un ton paternel qui m'a ému. Il n'était plus vice-roi et je n'étais plus ministre.» Malraux aurait pu dire : « ... et je n'étais plus l'auteur de la Condition humaine.» Il ne l'a pas fait. Ce qu'il disait n'était pas de la littérature.

Autre trait de l'homme Malraux, quelques lignes plus loin, Lapalme signale que :

jamais il ne m'a parlé de ses œuvres, ni lors de nos rencontres à Paris, officiellement ou dans l'intimité, ni durant la semaine que j'ai passée avec lui ici. C'est un silence rare chez les écrivains. Il m'a été donné de rencontrer quelques membres de l'Académie française et chacun d'eux, sauf René Huyghe, a trouvé le moyen de mentionner un de ses livres.<sup>24</sup>

\*

Hormis Maurice Duplessis contre lequel il dut ferrailer quotidiennement pendant une décennie, soit en face à face à l'Assemblée législative, soit sur la place publique par médias interposés, André Malraux, de l'aveu même de Lapalme, apparaît comme le personnage le plus impressionnant qu'il ait eu le privilège d'approcher et de fréquenter de manière plus que simplement protocolaire, à la fois le personnage politique compagnon de de Gaulle et l'écrivain. Ce lui fut une expérience marquante et les mémoires de Lapalme révèlent des aspects de Malraux que peu de Québécois ont pu voir de près.

\*

Au terme de son séjour, à un journaliste lui demandant son impression la plus marquante de son passage au Québec, Malraux répond : «*L'impression majeure que j'emporte de mon séjour parmi vous ? Ce qui me reste comme l'image dominante, la caractéristique principale du Canada français ? L'Espoir !*», selon le compte rendu du

journaliste Jean-Marc Léger, à quoi Lapalme ajoute : «*Ce qui m'a frappé dans vos œuvres? Les intentions !*»<sup>25</sup>

#### NOTES

1. Selon l'expression de Jean-Yves Tadié dans l'Introduction au tome IV des *Œuvres complètes. Écrits sur l'art* d'André Malraux publiées dans la Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Éditions Gallimard, 2004, p. xi.
2. Voir Claude Pillet, *Le sens ou la mort. Essai sur le Miroir des limbes d'André Malraux*, Berne, Peter Lang, 2010, p. 443; Claude Pillet, «De l'Espagne au Québec (1937 et 1963) : continuité culturelle», [www.malraux.org](http://www.malraux.org); Caroline Désy, «Malraux à Montréal : tensions et démesure autour d'une visite», in : Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (éd.), *1937 : un tournant culturel*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 53-69; Jean Lacouture, *André Malraux. Une vie dans le siècle*, Paris, Seuil, 1973, p. 250-258; Hervé Bastien, «Malraux et le Québec. Au service du Général», in : *André Malraux et le rayonnement culturel de la France*, sous la direction de Charles-Louis Foulon, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. «Histoire culturelle», 2004, p. 191-200.
3. Hervé Bastien, *op. cit.*, p. 192.
4. *Ibid.*, p. 193.
5. Université du Québec à Montréal (UQAM), Service des Archives, fonds 109P-660/9.
6. Georges-Émile Lapalme, *Le paradis du pouvoir*, Montréal, Leméac, 1973, p. 45-47.
7. André Patry, *Regards sur André Malraux*, Montréal, Comeau & Nadeau, 1996, p. 23
8. Lapalme, *op.cit.*, p. 259.
9. Pour cette section, les lettres citées proviennent de UQAM, Service des Archives, fonds 109P-630/169.
10. Lapalme, *op.cit.*, p. 236-237.
11. *Ibid.*
12. UQAM, Service des Archives, fonds 109P-630/170.
13. Lapalme, *op.cit.*, p. 238.
14. Bastien, *op. cit.*, p. 196. La bibliothèque personnelle du peintre Pellan contenait plusieurs ouvrages dédicacés par Grandbois.
15. Lapalme, *op. cit.*, p. 239-240, 242-243.
16. *Ibid.*, p. 240-241.
17. *Ibid.*, p. 244.
18. Bastien, *op. cit.*, p. 198.
19. Bastien, *op. cit.*, p. 198-199.
20. Lapalme, *op. cit.*, p. 239.
21. «Avec lui, contrairement au Général, on était un interlocuteur; son regard ne cherchait pas "autre chose à travers vous"», *ibid.*, p. 240.
22. *Ibid.*, p. 246.
23. Jean-Marc Léger, «André Malraux fait le bilan de sa mission», *Le Devoir*, 16 octobre 1963.
24. *Rayons muets du moment*, le 22 février 1966. UQAM 109P-660/18.
25. Léger, *ibid.*; Lapalme, *op. cit.*, p. 246.

\*

## **Notre sur le présent ouvrage**

Le présent ouvrage s'emploie à rapailler, pour une première fois, l'ensemble des interventions publiques du ministre André Malraux lors de la portion québécoise de sa visite au Canada et au Québec du 7 au 15 octobre 1963. Ces interventions prennent des formes diverses : propos de circonstances lors de réceptions, réponses à des questions de la presse, allocutions majeures. Hormis pour quelques rares textes ou passages, un tel rassemblement de l'ensemble des propos de Malraux au Québec est inédit aussi bien au Québec qu'en France.

Ces interventions ont fait l'objet d'une première publication dans les journaux québécois qui suivaient au jour le jour la visite du ministre français. Cependant, pour la plupart des interventions, les différents journaux ne publient pas nécessairement le même texte. En fait, sauf pour deux textes d'allocutions majeures qui ont été sténographiés par les services de l'Ambassade de France au Canada, lors des différentes circonstances où Malraux prend la parole, il arrive que certains éléments d'une intervention donnée se retrouvent souvent identiques ou presque dans plusieurs journaux, alors que chaque journal peut mettre en valeur certains éléments qui n'apparaissent pas dans d'autres quotidiens. Cet état de choses a évidemment influencé la préparation du présent ouvrage.

Le présent ouvrage a donc été réalisé selon la démarche suivante.

Les interventions figurent ci-après dans l'ordre chronologique des circonstances ponctuant la visite de Malraux où elles ont été prononcées.

Pour chaque circonstance au cours de laquelle le ministre français a pris la parole et pour chaque intervention, on précise la nature de la circonstance et de l'intervention, la date et l'heure de l'intervention, de même que la ville (Montréal ou Québec) où elle a été prononcée, si cette dernière information n'est pas déjà fournie par la description de l'intervention. On trouvera aussi le nom du quotidien où a été publiée ou rapportée l'intervention, le nom du journaliste s'il est inscrit dans le texte, la date de publication et le titre de l'article dans lequel les propos de Malraux sont reproduits.

Les parties des interventions de Malraux qui sont citées entre guillemets dans les articles de presse et qui sont présentées comme ses propres mots figurent en caractères réguliers. Les textes des articles décrivant les circonstances des interventions de Malraux ou s'employant à les résumer figurent en italiques. Des mots sont parfois ajoutés entre crochets dans les textes en italiques pour éclairer le texte ou pour mieux identifier des personnes ou des situations. De manière générale, les propos des interlocuteurs québécois de Malraux ne sont pas reproduits, peu importe qu'ils constituent des citations entre guillemets ou consistent en résumés de ces propos par les journalistes. Certains termes (p.ex. «il dit», «il déclara», et autres de même nature) ont été supprimés s'ils ne sont pas nécessaires à l'intelligibilité du passage dont ils proviennent.

Puisque, pour chaque intervention, on a reproduit tous les articles de journaux où cette intervention est rapportée, il y a évidemment des répétitions. On a jugé plus prudent de ne pas tenter de choisir une version des propos de Malraux par rapport à d'autres versions disponibles.

Lorsqu'existe une transcription *verbatim* officielle d'une intervention de Malraux, elle apparaît avant les résumés de presse ou les citations partielles de l'intervention rapportées dans les journaux.

Il faut mettre ici en lumière une caractéristique commune à toutes les interventions de Malraux tout au long de son séjour au Québec. Aucune de ces interventions, même les plus substantielles, ne repose sur un texte préparé à l'avance. Il s'ensuit qu'il n'y a pas de texte «officiel» des propos de Malraux, sauf les deux allocutions sténographiées par l'Ambassade de France. Il s'ensuit également qu'on n'a donc pas cherché à composer le présent ouvrage avec des «textes officiels». De plus, les textes rapportés par les journaux québécois de l'époque n'ont pas été «corrigés» par la suite par ce qui aurait été une «version officielle». La fidélité à l'histoire commande donc de les publier aujourd'hui dans leur état original. La présente publication permet ainsi une lecture aujourd'hui des textes résumant les propos de Malraux tels qu'ils furent rapportés et lus lorsque qu'ils furent prononcés pour la première fois.

C. C.

\*

## 1. ENTRETIEN AVEC LES MÉDIAS

Aéroport international de Montréal

Le 7 octobre 1963, en début de soirée

Arrivé à l'aéroport de Montréal en début de soirée par un vol d'Air France, le ministre André Malraux rencontre des représentants des médias auxquels l'Ambassade de France offre une réception. Il ne s'agit pas officiellement d'une conférence de presse puisque le visiteur doit réserver ses premiers propos à ses hôtes du gouvernement fédéral canadien qui l'attendent à Ottawa. Néanmoins, Malraux échange librement avec les journalistes sur le sens qu'il attache à sa visite au Canada. Il précise qu'il veut en particulier expliquer ce que la France attend du Canada et, surtout, du Québec. Les propos sont rapportés par plusieurs journaux grâce à l'agence *Presse canadienne*. Après cette rencontre avec les médias, Malraux s'envole vers Ottawa où il séjournera jusqu'au 10 octobre.

**Texte 1.1 *La Presse* par Gilles Pratte, 8 octobre, sous le titre de «Je suis ici pour vous dire ce que la France attend de vous (André Malraux)». Reportage de la Presse Canadienne publié dans *L'Action* et *Le Soleil*, 8 octobre, sous le titre de «Message de Malraux à Montréal» ou de «Malraux : La France peut profiter de ce renouveau»**

Je ne suis pas ici pour vous dire ce que la France vous apporte, mais bien pour vous dire ce que la France attend de vous. J'ai plus à apprendre de vous que vous de moi.

Les Canadiens français sont dans un climat culturel que la France n'a jamais connu. Vous avez l'immensité de votre territoire, et un esprit de pionniers. Cette immensité vous devriez la rendre, d'ici dix ans, dans une grande musique et dans une grande poésie. Baudelaire a fermé des fenêtres, il vous appartient de les rouvrir.

On peut supposer que la France joue un rôle de leader d'une pensée quelconque, mais cela ne signifie rien quant aux Canadiens français.

*À un journaliste qui lui demandait s'il existe des obstacles aux relations entre la France et le Canada :*

Il n'y a de vrai que ce qui implique d'immenses obstacles. Mais dans notre cas, les obstacles ne sont pas immenses.

*Le ministre a ensuite remarqué, en réponse à une question, qu'en parlant du Canada il entendait le Canada confédératif. Il devait cependant se reprendre une seconde plus tard pour préciser :*

Mais la France n'a de remords qu'à l'égard du Canada français.

On parle beaucoup de relations culturelles et on ne sait même pas ce que c'est. J'ai eu un certain succès l'autre jour au Conseil des ministres, lorsque j'ai déclaré être le seul à ne pas savoir ce qu'est la culture. Je ne tenterai donc pas de la définir ici en quelques minutes.

**Texte 1.2. *The Montreal Star* par Jean de Guise, 8 octobre, sous le titre de «What We Expect From Canada. Reliance on France Theme in Reverse»**

I did not come here to speak of what French Canada expects from France, but rather of what France expects from French Canada.

France has little official knowledge of confederated Canada. Our only remorse is for our past attitude towards French Canada.

I have more to learn from Canada than Canadians can learn from me. French Canada, in fact, is in a cultural climate unknown in France, and within the next 10 years you will realize how important is the role you will play in the development of French culture.

**Texte 1.3. *Le Devoir* par Yves Margraff, 9 octobre, sous le titre de «Malraux : La France n'a de remords qu'à l'égard du Canada français»**

*Le ministre français chargé des affaires culturelles, à moins que ce ne soit l'écrivain, André Malraux, estime que le Canada, d'ici 10 ou 20 ans, donnera à la culture communautaire française une grande poésie ou une grande musique qui soit à l'échelle de l'immensité de ce qu'on ne considère plus, en France, comme quelques arpents de neige. Car le Canada français dispose d'une dimension qui manque à la France. Sa population a aussi un tempérament de pionnier qui n'est plus le fait des Européens. Avec Baudelaire, en France, ce fut la découverte d'une poésie où l'on ferme les fenêtres...*

*Quand vous parlez du Canada, monsieur le ministre, entendez-vous un pays composé de deux nations ou bien pensez-vous au Canada français ?*

Je parle évidemment du Canada tout court... Je voudrais pourtant ajouter que la France n'a de regrets qu'à l'égard du Canada français.

Je ne suis pas là pour vous faire des promesses. Je ne vous dirai pas ce que la France se propose de faire pour vous, mais bien plutôt ce que la France attend de vous. De vous qui appartenez, comme nous, à la communauté française qui ne connaît pas de frontières. Dans cette communauté, la France peut certes jouer un rôle de leader, mais c'est toujours difficile de réaliser de grandes choses.

Nous voulons rendre à la France l'accent qu'elle apporta au monde lorsqu'il était celui de l'audace et celui de la liberté.

On parle beaucoup de relations culturelles et on ne sait même pas ce que c'est. J'ai eu un certain succès l'autre jour au Conseil des ministres, lorsque j'ai déclaré être le seul à ne pas savoir ce qu'est la culture. Je ne tenterai donc pas de la définir ici en quelques minutes.

---

## **2. ALLOCUTION AU CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE DE MONTRÉAL**

Hôtel de ville de Montréal

Le 10 octobre 1963, 11 heures

Parti d'Ottawa tôt le matin du jeudi 10 octobre 1963, le ministre Malraux tient la première activité officielle de sa visite au Québec en se rendant à l'hôtel de ville de Montréal où il est accueilli par le maire Jean Drapeau et les membres du Conseil municipal. Il remercie la ville pour l'accueil qu'elle a ménagé au général de Gaulle durant la Deuxième Guerre mondiale. Il salue l'énergie de Montréal et l'invite à s'affirmer. Il invite les Canadiens français à s'associer à la France pour «construire la civilisation de demain». Après cette rencontre, Malraux inaugure une exposition de tapisseries et de décors de théâtre à la Place des Arts.

### **Texte 2.1. *Le Devoir*, 12 octobre, «transcription fidèle», sous le titre de «L'allocution de André Malraux»**

Je vous remercie profondément de votre accueil et de ce qui vient d'être dit sur mon pays et sur moi-même.

Lorsque j'ai quitté le général de Gaulle, il m'a dit : «Lorsque vous irez à Montréal, à la mairie, dites-leur d'abord ceci : Au plus mauvais moment [*visite du général de Gaulle à Montréal, pendant la Deuxième Guerre mondiale* ], on m'a amené devant une fenêtre et on a dit, on a dit à la foule, montrez au général de Gaulle, que vous êtes la deuxième ville de France, et à ce moment où il n'y avait, en France, de ville avec moi que dans la nuit, alors cette ville m'a montré qu'elle était la 2<sup>e</sup> ville de France. Avant tout quand vous irez là-bas, dites-le lui.» Je viens de regarder, en montant, cette place sur laquelle, sans doute, la foule de cette ville élevait vers le général de Gaulle l'espoir qu'elle portait en la France. J'y ai vu... nous connaissons tous le petit château [*de Ramezay*] de la capitulation ! Je trouve, monsieur le maire, que vous vous ne rendez pas compte de ce que vous apportez à la France. Retournez-vous, voyez les gratte-ciel de cette ville qui sont d'une architecture américaine. Peut-être que dans 10 ans ou dans 20 ans ils seront d'une architecture canadienne-française. Il n'y a pas un lieu du monde, où l'énergie française se montre comme elle se montre ici. Salut, vous qui faites une ville debout, en face du pauvre château qui demeure en nos coeurs. En ce qui concerne le domaine de la culture, qu'il soit bien compris que le temps où il y avait une culture de l'oisiveté, c'est-à-dire, des choses plus ou moins charmantes pour passer le temps, tout cela est fini. Il y a le destin du monde. Dans le destin du monde qui commence avec nous, il y aura le poids de l'esprit; il y aura, nous le

pensons, nous le savons, le poids de l'esprit français. C'est de cet esprit-là que vous faites partie. Nous ne vous demandons pas de nous suivre : nous vous disons que nous avons besoin de vous. Nous avons fait des choses difficiles en venant de bien loin. Canadiens français ! Au nom des soldats du général de Gaulle dans le soleil d'Afrique, au nom de mes compagnons de la Résistance, mes frères dans l'ordre de la nuit, je vous dis : Nous avons confiance en vous et la prochaine civilisation, nous la ferons ensemble !

**Texte 2.2. *Le Devoir* par Jean-Marc Léger et Jean-Marc Laliberté, 11 octobre, sous le titre de «Malraux : Canadiens français, nous ferons ensemble la civilisation de demain...»**

*Jamais sans doute la salle des séances du Conseil municipal de Montréal n'avait retenti de tels accents, jamais un tel mouvement d'émotions n'avait gagné l'auditoire comme à cet instant où André Malraux terminait une brève mais étincelante improvisation par cet appel et cette prophétie : Je vous dis, Canadiens français, que la civilisation de demain, nous la ferons ensemble.*

*L'alliance de l'intelligence et de la passion, d'un nationalisme ardent et d'un authentique humanisme, nous en avons eu hier matin à l'hôtel de ville de Montréal une éclatante et bouleversante démonstration. Dans des formules d'un admirable lyrisme, Malraux a abordé, très brièvement, trois thèmes : la place du Canada français dans l'ensemble francophone, l'évolution historique du Québec, l'avenir du Québec et son association à la France dans l'ordre de la culture.*

*Avec, il est vrai, beaucoup d'indulgence, le ministre a voulu voir dans Montréal une grande ville française, car même si les gratte-ciel sont pour l'instant d'origine et de style américains vous leur imposerez votre marque, votre style, ils seront vôtres. Il a d'autre part salué la place historique toute voisine de l'hôtel de ville, le château de Ramezay, lieu d'une capitulation dont le Canada français, a-t-il dit, est en voie d'effacer les conséquences : Salut, peuple debout ! Salut, ville debout !*

*Et Malraux évoque plus loin la longue et dure résistance des Canadiens français qui du fond de leur nuit comme jadis en France les résistants du fond de leur maquis ont su retrouver dans leur propre courage les moyens et les instruments de leur émancipation. Enfin, l'auteur de *L'espoir* invite avec insistance les Canadiens français à la confiance en eux-mêmes, dans leurs ressources et leurs vertus. La France ne vous demande pas de la suivre : elle veut accomplir avec vous une grande œuvre, elle a pour cela besoin de vous. Je vous dis, Canadiens français, que la civilisation de demain, nous la ferons ensemble.*



### 3. VERNISSAGE DE L'EXPOSITION DE PEINTURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

Musée des beaux-arts de Montréal

Le 10 octobre 1963, 17 heures

La visite de Malraux s'accompagne d'une exposition de peinture française contemporaine au Musée des beaux-arts de Montréal. Au vernissage de cette exposition, le ministre plaide pour que l'on se donne une vue juste de ce que la France contemporaine est devenue et surtout qu'elle apporte une «leçon de liberté». Il évoque aussi toute la liberté que l'abstraction procure au peintre aujourd'hui. Il invite la nation qui l'accueille à être avec la France une «leçon de liberté» pour le monde.

#### **Texte 3.1. *Le Devoir*, par Jean Basile, 11 octobre, sous le titre de «Soyons ensemble une leçon de liberté !»**

*On a beaucoup parlé d'André Malraux ces temps derniers et des différents aspects de cet homme qui en possède tant. On a peut-être oublié de mentionner l'orateur et le tribun, celui qui, en quelques phrases, d'un style inimitable, expose le problème, en tire la quintessence, conclut enfin dans une période qui soulève immanquablement les auditeurs. Et tout cela de la plus grande simplicité, comme seul sait l'être l'artiste conscient de ses moyens.*

*Malheureusement André Malraux improvise et s'il parle bien, il parle vite. Il n'est donc pas possible de donner ici le texte intégral de l'allocution qui n'a duré pourtant que quelques minutes.*

*C'est sur un tableau de la mort et de l'enterrement de Braque, dont le corps fut porté par les gardiens du Louvre tandis qu'éclairaient le cercueil les torches tenues par les militaires, que débuta le discours. Et, sans transition, lançant de tout son cœur ce mot «Canadiens», repris d'ailleurs à plusieurs reprises comme si André Malraux voulait bien faire comprendre que l'identité nationale canadienne ne faisait pas pour lui de doute, il continue :*

Nous ferons ensemble que les hommes de génie soient traités comme des héros.

*Puis, passant à cet aspect de l'exposition de peinture française qui se réfère à l'art abstrait, l'écrivain continue : Valeur, non-valeur de l'abstraction, ce genre de discussion est sans aucune importance. Ce qui est très important : abandonnant le modèle, la peinture a découvert par là sa liberté.*

*Quittant la peinture, dont le génie est contagieux, André Malraux signale que ce génie de la liberté est passé dans les moeurs. Et concluant sur ce thème :*

Nous en avons assez des idées toutes faites. La France, ce n'est pas le champagne, le Canada [français] ce n'est pas les berceaux. Canadiens [français], soyons maintenant ensemble une leçon de liberté.

*Et, abandonnant la tribune noyée sous la lumière des projecteurs et les éclairs des flash, André Malraux souriant se tourne vers le mur qui se trouve juste derrière lui et dit : Et maintenant, voyons les tableaux.*

**Texte 3.2. La Presse, 11 octobre, sous le titre de «La seule leçon que la France vous apporte, c'est celle de la liberté».**

*La seule leçon que la France veut apporter au Canada, c'est celle de la liberté a déclaré hier soir M. André Malraux, ministre français des Affaires culturelles, à l'inauguration de l'Exposition d'art français contemporain, au premier étage du Musée des Beaux-Arts de Montréal.*

La France du champagne est morte, et nous sommes aussi fatigués d'entendre parler de champagne que vous sans doute de berceaux.

*Le Canada, pas plus que la France, ne s'identifie plus avec un passé glorieux, Jacques Cartier ou autre. Le Canada, la France, c'est ce que nous ferons ensemble.*

*Le ministre de la Culture française a également souligné que la peinture française contemporaine avait acquis sa pleine liberté.*

*Dans cinquante ans on ne s'intéressera plus aux théories de la peinture, mais à la peinture elle-même, a-t-il averti.*

Depuis une vingtaine d'années, le peintre français est libre et ne peint plus en fonction d'une théorie préconçue.

---

#### **4. INAUGURATION DE L'EXPOSITION INDUSTRIELLE ET ÉCONOMIQUE FRANÇAISE**

Palais du Commerce de Montréal

Le 11 octobre 1963, 11 heures

Outre les manifestations artistiques françaises, se tient à Montréal en octobre 1963 une exposition industrielle et économique qui veut faire valoir les réalisations les plus actuelles de la France. En présence de ministres représentant tant le gouvernement fédéral que celui du Québec, le ministre Malraux participe à l'inauguration de cette manifestation qui donne une image nouvelle et plus complète de la France. Il évoque la nécessité d'œuvrer à la constitution d'une «civilisation de l'Atlantique».

**Texte 4.1. *La Presse*, le 12 octobre, sous le titre de «Malraux à l'inauguration de l'Exposition française : Nous faisons ensemble la civilisation de l'Atlantique.»**

*Nous faisons ensemble la civilisation de l'Atlantique, la seule civilisation libre au monde a dit M. André Malraux devant le Tout-Montréal qui s'était donné rendez-vous hier pour l'inauguration officielle de la grande exposition française à Montréal.*

*Parlant à bâtons rompus, M. Malraux a répondu aux propos du ministre de la Justice [du Canada, Lionel Chevrier] en disant que certes il y a une géographie particulière au Canada mais il y a également autre chose. J'avais prédit en 1942 que la prochaine civilisation serait celle de l'Atlantique au moment où l'Atlantique n'était guère franchi.*

Il y a un destin qui fera de la civilisation de l'Atlantique une civilisation unique où il y aura d'immenses différences.

**Texte 4.2. *Le Devoir* par Marc-Henri Côté, le 12 octobre, sous le titre de «L'Exposition française de Montréal est ouverte. Malraux : faire la civilisation de l'Atlantique»**

*La rupture avec un passé médiocre et trop simple, la prise de responsabilité face à l'union de la science et de l'esprit, voilà comment se traduit cette civilisation que la France apporte à l'humanité. M. André Malraux, ministre d'État du gouvernement français, au moment où il inaugurerait officiellement, hier midi, l'Exposition française de Montréal, au Palais du commerce, a évoqué en ces termes la mission de la France actuelle.*

Quel que soit le passé, nous faisons ensemble la civilisation de l'Atlantique, la seule civilisation du monde libre tout entier.

*M. Malraux, dans un geste caractéristique de salut fraternel, a joint les mains en direction de la foule, en descendant les marches qui relient le Palais du Commerce tout spécialement construite pour l'Exposition française.*

À l'adresse de M. Lionel Chevrier, ministre de la justice, M. Malraux a prononcé un merci cordial à la fois au nom de la France et à titre personnel.] Ce m'est devenu une habitude bien agréable de remercier quand je viens au Canada.

M. Malraux a fait allusion à des paroles que venait de prononcer M. Chevrier, au sujet de la position géographique particulière de notre pays; il a voulu souligner à son tour qu'en 1942, aux jours les plus noirs, il avait écrit que la prochaine civilisation serait celle de l'Atlantique.

M. Malraux a noté que dans l'esprit des Français le Canada doit paraître sous un jour nouveau. Nous ne voulons plus être à vos yeux le champagne et que vous soyez aux nôtres, les berceaux a dit le ministre d'État français.

Il poursuivait en ces termes : Le destin du monde réside dans une civilisation unique où se révèlent d'immenses différences. Ce n'est pas pour rien que les États-Unis fondés sur des individus se sont transformés tard en nation, alors que le Canada se constitue par des nations qui veulent vivre et survivre.

[...]

Les hommes doivent vivre avec leur force et leurs rêves et faire ensemble que la force soit digne des rêves, a conclu M. Malraux, au terme d'une allocution qui prenait valeur d'hommage à la collaboration de la France et de notre pays sur le plan de la civilisation, à la collaboration de deux nations dont les liens intimes sont à la fois ceux du sang et de l'histoire.

---

## **5. ALLOCUTION AU DÉJEUNER OFFERT PAR L'AMBASSADE DE FRANCE ET PAR LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANÇAISE DE MONTRÉAL**

Le 11 octobre 1963, 13h15.

Dans le sillage de l'inauguration de l'exposition industrielle et économique française, Malraux prononce, sans texte, une allocution dont l'importance justifie l'Ambassade de France d'en assurer la transcription intégrale. Cette allocution développe deux thèmes interreliés. D'une part, le monde, en cette deuxième moitié du XXe siècle, assiste à « *la transformation fondamentale des civilisations* » avec l'avènement de la machine « *qui est en train de changer complètement le destin des hommes [...] et de créer un temps libre de plus en plus étendu.* » Malraux illustre cette métamorphose par une illustration saisissante : « *Si un pharaon avait rencontré Napoléon, ils auraient parlé presque des mêmes choses, ils*

*avaient les mêmes problèmes administratifs, les mêmes problèmes militaires, les mêmes problèmes juridiques.»* La civilisation nouvelle qui prend forme maintenant, comme l'illustrent la conquête de l'atome, le fait que la science a plus progressé en cent ans que depuis les débuts de l'humanité, et les développements technologiques, comporte tout de même des périls pour les êtres humains : *«Au fur et à mesure que l'homme conquiert la terre, il perd son âme, non pas pour des raisons amORAles, pas même pour des raisons religieuses, parce qu'une civilisation de l'action est une civilisation qui n'engage l'homme que dans l'action»*. Cela laisse les êtres humains démunis devant la question du sens de la vie et de la perspective de sa mort. C'est ici, d'autre part, qu'interviennent la culture et l'art. La culture, dit Malraux, *«C'est une ressource, et probablement [...] la seule chose qui tienne en face de la mort. En même temps que le machinisme développait à l'infini ses machines, il créait d'immenses usines de rêves qui n'ont jamais eu d'équivalent.»* La culture *«est la seule force suffisante pour lutter contre les usines de rêves qui risquent de mener l'humanité là où vous savez.»* Le défi que lance le changement de civilisation interpelle tous les pays et il faut réconcilier le progrès matériel, scientifique et technique, avec la recherche du sens. Malraux conclut son propos en disant que, dans ce contexte, *«la France ne vous tend pas la main au-dessus du passé, elle vous tend la main en face de l'avenir»*.

**Texte 5.1. *Le Devoir*, 12 octobre, «texte intégral» publié sous le titre de «La France vous tend la main en face de l'avenir»**

Il convient d'abord que je remercie tous ceux qui ont participé à cette exposition, ceux que nous connaissons, ceux que nous ne connaissons pas, ceux qui accèdent aujourd'hui à l'honneur, ceux qui n'y seront jamais. Qu'il soit donc entendu qu'en votre nom à tous je remercie les soutiers de ce grand bateau. Je remercie aussi ceux qui ont bien voulu parler de mon pays et de moi-même comme ils l'ont fait. J'ai déjà dit ce matin qu'être au Canada c'était avoir à remercier des gens de la chaleur de leur accueil et de ce que nous souhaitons faire ensemble.

Cette exposition, j'ai essayé de dire en improvisant ce que j'en pensais, mais je vais essayer de le dire maintenant ici d'une façon un peu plus réfléchie. Nous y avons vu le nouveau visage de la France, on vous l'a répété, vous le saviez d'ailleurs avant nous, quelque chose cesse, une sorte de comédie ou de bibliothèque rose ou de ce qu'on voudra qui a duré très longtemps. Et on entre dans le sérieux, on entre dans le Canada qui est un pays d'immensité, de puissance et de volonté, on entre dans la France des caravelles et du pont de Tancarville, bien. Mais il y a quelque chose d'une bien autre importance, c'est que nous sommes en train d'assister, nous tous qui sommes ici, cette génération-ci de l'humanité, seule, la première depuis 15 000 ans, nous sommes en train d'assister à la transformation fondamentale des civilisations.

Il y a eu une civilisation préhistorique, il y a eu les grands empires agraires, et en définitive c'est seulement avec le machinisme qu'a cessé le temps des grandes civilisations agraires.

Si un pharaon avait rencontré Napoléon, ils auraient parlé presque des mêmes choses, ils avaient les mêmes problèmes administratifs, les mêmes problèmes militaires, les mêmes problèmes juridiques. Et Louis XIV comme un roi mérovingien ou comme un pharaon allait à la chasse puis rentrait de la chasse pour conférer avec ses ministres. Tout cela a été fini une bonne fois et nous avons cru que la machine résolvait ce problème et que la civilisation machiniste commencée, disons, autour de 1800 se continuait avec nous. C'est absolument faux.

Il y avait le temps des chars à bancs, le temps des fiacres, ça n'a aucune espèce de rapport avec le passage du fiacre à la Caravelle. Une civilisation complètement nouvelle, dont ce qu'on a appelé le machinisme n'est qu'une très pâle aurore, commence avec nous et dont le symbole est évidemment la bombe atomique et de l'autre côté la puissance atomique. Rien de ce qui s'est passé au XIXe siècle ne pourrait être comparable; les grandes batailles de l'Empire n'avaient pas fait plus de morts que les grandes batailles de Gengis Khan ou celles de l'empire assyrien. Mais les nôtres, et surtout les prochaines, c'est vraiment changé. Tout ce qui signifie maintenant le triomphe du monde est changé et changé d'une façon toute récente parce que les résultats du machinisme sont en train de changer la vie humaine presque partout. Je me souviens d'Einstein, qui avait à cette époque environ 70 ans, en train de me dire : «Les découvertes qui ont changé le sort des hommes se sont passées, pour les neuf dixièmes, dans le courant de ma vie», c'est-à-dire que toute l'histoire représente moins de découvertes agissant sur notre vie que la vie d'un homme un peu âgé d'aujourd'hui.

Alors, nous nous trouvons tous ensemble, et je précise bien tout de suite que le problème américain, prenez-y bien garde, est un problème subordonné sur ce dont je vais parler. Les États-Unis sont, sinon aussi lucides que nous, du moins en plein accord avec nous et ils sont en face des mêmes problèmes. Nous les résoudrons autrement. Nous avons avec la civilisation des États-Unis des profondes différences mais nous sommes embarqués dans le même destin. Ce qui se passe, c'est donc ceci. La machine est en train de changer complètement le destin des hommes et de créer d'une part une transformation du monde sans précédent, de donner une dignité exemplaire à la lutte contre la terre qui est probablement la plus grande épopée du siècle, mais en même temps de créer un temps libre de plus en plus étendu. Ce temps libre, on l'appelle loisir et on vous explique depuis bien longtemps, on nous explique depuis bien longtemps que la culture c'est ce qui permet de passer les loisirs.

Messieurs, permettez-moi de vous dire que c'est une des erreurs les plus tragiques de ce temps. Savoir comment des gens qui ne savent pas quoi faire passeront leur temps, ça n'est pas un problème capital d'abord, et ensuite ils le passeront à ce qui les amusera. Mais le problème n'est pas là du tout. Au fur et à mesure que l'homme conquiert la terre, il perd son âme, non pas pour des raisons amORAles, pas même pour des raisons religieuses, parce qu'une civilisation de l'action est une civilisation qui n'engage l'homme que dans l'action. Un homme comme Saint-Simon, je parle du duc, frivole, léger, etc., passait deux mois par an à la Trappe, un homme de cette époque, ces rois ivres de maîtresses, étaient des hommes qui finissaient comme les rois d'Espagne, à quatre pattes devant le crucifix, et les empereurs romains sans crucifix avaient fini à quatre pattes sans plus. La vie même n'est

pas quelque chose qu'on règle tranquillement en regardant pousser les gratte-ciel et passer les Caravelles, nous ne savons pas très bien par quoi l'homme est accusé mais nous savons très bien que l'homme est obligé de savoir le jour où il contemple dans la glace son visage de mort.

Ce que signifie la culture ?

C'est une ressource, et probablement la seule, en dehors du problème religieux que je ne veux pas aborder ici, la seule chose qui tienne en face de la mort. En même temps que le machinisme développait à l'infini ses machines, il créait d'immenses usines de rêves qui n'ont jamais eu d'équivalent. Dans les grandes civilisations, les rêves immenses qui unissaient tous les hommes, c'étaient des rêves religieux. Qu'on ne nous lasse pas avec les romans de chevalerie. Je suis aussi content qu'un autre de lire Tristan. Un roman de chevalerie c'était quelque chose avec quoi on s'amusait. Mais la Chrétienté des Croisades n'a jamais été capable de faire la statue d'un seul chevalier. Chaque fois que vous voyez un chevalier sur une cathédrale, c'est parce que c'est Saint-Michel ou Saint-Théodore. Mais jamais on n'a cru vraiment que c'était vrai. Pour que le sérieux soit le sérieux, pour que l'homme se regarde dans la glace, il a fallu autre chose que les romans de chevalerie. Notre temps invente une bien autre puissance que celle des romans de chevalerie. Il invente pour la première fois une incroyable puissance de l'instinct. Ce que met à la disposition de tous le cinéma, la radio, etc., ce que met à la disposition de tous l'image, ne croyons pas que ce soit un jeu, ce sont les données instinctives profondes, qu'on les appelle la puissance du sexe ou la puissance du sang, ce qu'on appelait jadis le démon. Alors bien entendu, il peut y avoir une notion démoniaque grandiose. Et ce qu'en russe on appelle la notion démoniaque «meskine», c'est le démon tout de même, et en tous cas, il n'y a rien en face. Qu'est-ce qui peut exister en face ? Qu'est-ce qui est aussi ancien dans le cœur de l'homme que le sexe et le sang ? C'est ce qui y a survécu.

Notre monde est en train de redécouvrir les démons à travers la psychanalyse et de redécouvrir qu'ils sont dans l'homme. Il est aussi en train de redécouvrir qu'il y a au fond de l'homme le goût du héros. Il est en train de redécouvrir que le héros, ça n'est pas la vague plaisanterie plus ou moins militaire qui a empli un siècle, mais c'est simplement ce qui tient en face du malheur et que s'il est un problème métaphysique insoluble, parce qu'il a fallu les religions pour le poser, à savoir l'existence du mal, s'il est à jamais mystérieux comme l'avait dit Dostoïevsky, de savoir comment le monde peut supporter le supplice d'un enfant innocent par une brute, il y a quelque chose d'aussi mystérieux, c'est que sur ce monde-là existe très simplement le premier acte venu de courage, de noblesse ou d'honneur.

Le jour où devant le corps de ses frères morts Antigone répond : «Je ne suis pas venue pour partager la haine mais pour partager l'amour», quelque chose d'aussi profond que l'existence du mal était engagé, et ce jour-là la Grèce pouvait savoir que nous irions parler de son souvenir sur ces colonnes où étaient tombés les morts qui ont vu les étoiles de Salamine sous lesquelles je parlais. Ce que nous avons à défendre, ce que nous appelons la culture, c'est la puissance en nous de ce qui a survécu à la mort pour des raisons dont nous

ne savons rien, mais qui est là et qui est la seule force suffisante pour lutter contre les usines de rêves qui risquent de mener l'humanité là où vous savez.

Messieurs, il n'y a pas de pensée culturelle sérieuse sans puissance, et il n'y a pas de puissance, j'entends par là de puissance de l'homme sur la terre, il n'y a pas de puissance sans force scientifique. Cette exposition a une importance capitale parce que nous tous avons d'un commun accord décidé que nous tenterions, sans renoncer à rien de la puissance scientifique, de poser là où il faut les vrais problèmes de la pensée. C'est cela que nous voulons tenter avec vous. C'est cela que nous ne pouvons pas tenter tout seuls. Sur quoi nous attendons au Brésil comme ici, en Argentine comme en Grèce, que tous les hommes pour qui les valeurs de l'esprit sont des valeurs nécessaires s'unissent pour créer ensemble la seule civilisation qui demain sera la civilisation et qui est en compétition fraternellement provisoire entre toutes les nations du monde libre. C'est pourquoi, Canadiens, la France ne vous tend pas la main au-dessus du passé, elle vous tend la main en face de l'avenir.

**Texte 5.2. *Le Devoir* par Jean-Marc Léger, le 12 octobre, sous le titre de «Ère nouvelle dans les rapports France-Canada et France-Québec»**

*Et ce fut André Malraux : une admirable fresque du combat de l'esprit, du combat de l'homme contre des puissances, certes utiles et nécessaires, mais qui risqueraient de le submerger si notre époque n'arrive pas à inventer des formes nouvelles de vivre et un type nouveau de civilisation.*

*Cette voix rauque, captivante, ce lyrisme exemplaire. On pense en l'écoutant à cette définition que donnait Thierry Maulnier de ces hommes «chez qui le chemin est le plus court de la chair à la métaphysique». Qui saurait «résumer» une improvisation de Malraux ? Le mot même de «résumé» a quelque chose d'indécent, voire de ridicule en pareil cas : au mieux, est-il possible de signaler certains thèmes, de citer quelques-unes des formules éclatantes dans lesquelles s'expriment la pensée et la vision prophétiques de l'auteur de L'espoir et des Voix du silence.*

Nous sommes en train d'assister à une métamorphose sans précédent du monde : nous sommes la première génération qui depuis 15 000 ans est témoin d'une transformation fondamentale de la société, dont les techniques nouvelles, les machines toujours plus puissantes, l'énergie atomique sont des éléments et des signes mais qui va infiniment plus loin, qui va susciter une nouvelle façon d'être, de penser, de sentir.

*Et de poursuivre :*

Si un pharaon avait rencontré Louis XIV ou même Napoléon, ils auraient pu au fond assez aisément discuter des mêmes choses, dans les mêmes termes, parce que malgré des changements secondaires, ils vivaient selon le même mode et au même rythme. Mais



depuis le milieu du 19e siècle et singulièrement depuis le début du 20e, nous assistons à une révolution totale, sans précédent dans les histoires de l'homme : une civilisation complètement nouvelle avec nous. Le destin du monde est changé.

*Et reprenant son thème du matin à la cérémonie d'inauguration de l'exposition, Il faut que notre force soit digne de nos rêves, mais l'amplifiant, Malraux rappelle qu'une civilisation de l'action n'engage l'homme que dans l'action et que sur cette pente toutes les tragédies deviennent possibles. S'il ne veut pas être écrasé par les forces mêmes qu'il a libérées, s'il veut pouvoir exorciser les nouveaux «démons», l'homme doit retrouver en lui-même et préserver contre tout, le sens de la culture et le goût du héros. Et si l'homme de demain veut pouvoir regarder son visage dans une glace sans mourir, il faudra qu'il ait retrouvé la signification profonde de la culture : la seule ressource qui tienne devant la mort.*

*En somme, il faut qu'aux énormes et terribles machines, aux puissances fantastiques mises en œuvre, corresponde une nouvelle définition de l'humanisme et l'application de conditions propices à cet humanisme.*

*Il faut aussi faire en sorte que retrouvant, par des loisirs croissants, une part de son temps et de lui-même, l'homme ne trouve pas en lui le désert mais le pouvoir de goûter l'héritage du monde, le sens de la création et de l'invention. Cela d'autant que notre temps, par ces moyens inouis que sont le cinéma et la télévision, invente une incroyable puissance de l'instinct.*

*Nous allons vers une civilisation globale, dont le monde atlantique sera un des éléments déterminants et, dans le monde atlantique, l'esprit français aura à tenir une place prépondérante. La culture, c'est la présence en nous de ce qui sait survivre à la mort. Et s'il convient de saluer ces immenses usines de rêves que sont les complexes modernes, les grandes aventures dans l'espace, il faut poursuivre les grandes aventures intérieures et faire que l'homme trouve en lui-même de quoi défier les nouveaux démons.*

*L'apport de la France à la civilisation nouvelle sera fait de l'apport de tous les peuples marqués par le génie de la France, par la culture française dont vous êtes avec nous. Car il n'est plus question de «guide», mais il s'agit d'être ensemble et de servir ensemble les valeurs auxquelles nous tenons.*

*Et ce fut, pour terminer, cette vibrante apostrophe : Canadiens français, la France vous tend la main non pas au-dessus du passé mais en face de l'avenir.*

### **Texte 5.3. La Presse, le 12 octobre, sous le titre de «La culture est plus forte que la mort...»**

La culture -- c'est la seule chose qui tienne en face de la matière, c'est la présence en nous de ce qui survit à la mort. *Dans ces termes, M. André Malraux, ministre français d'État*

*pour les affaires culturelles, a défini la signification de ce qu'on nomme la culture dans le monde extraordinairement nouveau que la technique nous a ouvert depuis quelques décennies, au cours de sa brillante et profonde allocution prononcée hier au banquet de la Chambre de commerce française au Canada, dont il était le conférencier.*

*Devant un parterre de 700 couverts [...] l'écrivain ministre français a parlé des devoirs de la culture humaine en face de l'incroyable transformation que l'humanité subit en cette ère atomique.*

*Dans nos temps atomiques, a dit M. Malraux, il faut définir la culture non plus comme aux temps de l'agriculture et de l'industrie -- ce qui vous permet d'occuper vos loisirs-- mais bien ce qu'il y a en nous de plus fort que la mort.*

*On a voulu en effet redécouvrir les données instinctives de la personnalité : le sexe et le sang-- mais ce sont des démons et il n'y a rien en face d'eux sinon le goût des héros, mais pas des héros de la chevalerie, non pas des héros pour le plaisir, mais des héros qui résistent à la mort. Et de citer ce passage d'Antigone : Je ne suis pas venue pour partager la haine, mais l'amour.*

Car si le mal est à jamais mystérieux, il ne triomphera pas tant qu'il y aura au monde des actes de courage.

*En terminant le ministre Malraux a souligné que l'Exposition française, en insistant sur la puissance technique et scientifique de l'homme, est une occasion exceptionnelle pour se poser les vrais problèmes de la pensée.*

C'est ce que nous voulons entreprendre avec vous, car nous ne pouvons pas résoudre ces problèmes tous seuls, et la seule civilisation valable est celle qui se définit en compétition.

Et c'est pourquoi la France ne vous tend pas la main en face du passé, mais de l'avenir.

---

## 6. ALLOCUTION AU DÎNER D'ÉTAT OFFERT PAR LE GOUVERNEMENT DU QUÉBEC

Hôtel Château Frontenac, Québec

Le 11 octobre 1963, 20 heures

En fin d'après-midi, le 11 octobre, le ministre Malraux et ses accompagnateurs français et québécois se rendent à Québec où le gouvernement offre en soirée un dîner d'État, qui suit notamment une visite protocolaire au chef d'État nominal du Québec, le lieutenant-gouverneur Paul Comtois à sa résidence officielle de Bois-de-Coulonge. Au cours de ce dîner, après le Premier ministre québécois Jean Lesage, Malraux prend la parole. Il revient sur les enjeux liés à la métamorphose de la civilisation qu'il a traités plus tôt durant la journée, devant la Chambre de commerce française. Mais, Malraux paraît insister plus explicitement sur le rôle de la culture, cette force qui résiste à la mort : *«Ce qui reste de toutes les valeurs, c'est ce qui peut résister à la mort. Et les grands des siècles passés sont disparus, mais l'œuvre d'art que chacun peut reconnaître est seule capable de résurrection. La culture n'a pas d'autre sens sérieux que d'être l'ensemble des forces survivantes, parce qu'elles ont survécu. Ce sont des forces que tous nous devons opposer aux forces millénaires, aux forces du passé.»* Évoquant l'apport que le Canada français peut apporter à la construction de la civilisation, aux côtés de la France et en affirmant sa différence, il conclut par un propos qu'il veut stimulant pour ses auditeurs : *«Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous»*

### **Texte 6.1. *Le Soleil* par Benoît Massicotte, le 12 octobre, sous le titre de «Malraux à Québec : Penser à l'homme plutôt qu'à ce qu'il fait...»**

*Dans le cheminement de l'âme de l'humanité vers l'accomplissement de son destin, le Canada, les Canadiens ont à y porter cette part de forces vives, de forces dégagées, d'immensité présente.*

*Voilà dans un langage un peu plus concret le message que André Malraux apporte à ses auditeurs lorsqu'il parle en termes abstraits couvrant une réalité mouvante et insaisissable de la destination de l'humanité et de la destination de l'homme dans la destination de l'humanité.*

*Quand Malraux a parlé hier soir au banquet d'État qu'offrait la province de Québec au représentant de la France, ce n'est pas le représentant officiel qui a parlé, du moins pas dans le sens que nous l'entendons, mais c'est le représentant d'une culture qui parle au nom de la civilisation et qui crie aux hommes de ne pas oublier l'essentiel, l'homme lui-même, et de penser plus à ce qu'il est pour ne pas se laisser obséder par ce qu'il fait.*

[...]

*La civilisation, dit Malraux, est en train de changer comme elle n'a jamais changé depuis l'âge de la pierre.*

*La puissance de la machine a libéré l'homme de la tâche et lui a donné des loisirs. La puissance de l'atome résout les problèmes essentiels de la conquête de la nature.*

*Or, il arrive que, en libérant l'homme, cette ère de la machine l'oblige à penser à ce qu'il fait et à oublier ce qu'il est, donnant quelque chose d'irréductiblement différent à une civilisation moderne qui ne sait pas pourquoi elle existe.*

*En même temps que l'homme jouit d'une force qu'il n'a jamais connue il est forcé de réaliser que plus il est fort, plus il perd son âme. Le vide créé a laissé la place à une immense puissance de rêve que le cinéma et la télévision ont occupé avec le domaine du sens qui est celui des forces démoniaques.*

*Devant ces forces, l'humanité doit s'attacher à ce qu'il y a de permanent, de perpétuel en elle.*

*Devant ces forces, l'humanité doit s'attacher à ce qu'il y a de permanent en elle, à ce qui demeure de tout son passé, pour avoir ce qui est du domaine de mort et ce qui est du domaine de vie.*

*À partir de ce moment-là, nous entrons dans le jeu de l'esprit, dans le jeu du destin qui est joué par les États-Unis, par la Russie et par tous les autres.*

Nous, de la France, nous pensons que le Canada peut être quelque chose d'inespéré dans ce grand destin de l'humanité... Il est certain que vous devez cultiver votre différence, apporter la présence de l'immensité canadienne et aussi apporter ce que vous ne savez pas, ce que nous ne savons pas, mais qui est quand même votre âme dans l'immensité du destin de l'humanité.

Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous, *a conclu M. Malraux.*

## **Texte 6.2 Texte publié dans *L'Action*, le 12 octobre 1963**

*Le ministre des Affaires culturelles de France, M. André Malraux, a déclaré hier soir à Québec que seules les œuvres d'art survivent à l'histoire. Il a rappelé comment les civilisations anciennes sont disparues et comment ont survécu les œuvres d'art.*

*Dans le monde actuel, monde atomique et de satellites, les problèmes sont résolus rapidement. Mais les développements de la vie laissent des temps considérables pour les loisirs.*

L'homme, malgré la machine, ne peut se passer de lui-même. Être un homme, ce n'est pas penser à ce qu'on fait, mais penser à ce qu'on est et il faudrait tout de même savoir où vont les hommes modernes. Il n'est pas toujours nécessaire que le tragique ait des cris de colère mais c'est nécessaire de savoir ce que l'homme pense de lui-même.

Ce qui reste de toutes les valeurs, c'est ce qui peut résister à la mort. Et les grands des siècles passés sont disparus, mais l'œuvre d'art que chacun peut reconnaître est seule capable de résurrection.

La culture n'a pas d'autre sens sérieux que d'être l'ensemble des forces survivantes, parce qu'elles on survécu. Ce sont des forces que tous nous devons opposer aux forces millénaires, aux forces du passé.

Ce qui peut être un moyen de la mort, comme la radio, la télévision et le cinéma, peut être aussi un moyen de la vie. Il faut savoir où est le domaine de la mort et où est le domaine de la vie. À partir du moment où nous le savons et le sentons, nous entrons dans l'ordre de l'esprit et l'ordre du destin.

Il y a donc une lutte engagée avec les divers moyens à notre disposition, et une lutte pour les États-Unis et le reste du monde.

Si la France entre dans ce champ de lutte, c'est qu'elle n'a pas le choix, car aujourd'hui chaque nation du monde doit faire face à ce jeu. Ce jeu qui se fait au Canada, s'est fait aussi dans les autres pays.

*Le ministre des Affaires culturelles de France dit que les Canadiens français doivent cultiver «leur différence». Ce que vous pouvez apporter au monde c'est une part de l'immensité canadienne. Le Canada, c'est l'immensité et l'un des pays où l'épopée de la lutte contre la terre est la plus haute.*

*L'invité de la Province de Québec a terminé son discours en disant : Ce que la France peut vous apporter d'essentiel c'est la confiance en vous.*

### **6.3. La Presse par Jacques Guay, le 12 octobre, sous le titre de «M. André Malraux à Québec : Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous»**

Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous. Je lève mon verre au destin du Canada.

*C'est sur cette phrase pleine de grandeur et fort claire que M. André Malraux a terminé une courte allocution lors du dîner d'État donné en son honneur hier.*

*La grande salle de bal du Château Frontenac était magnifiquement décorée de fleurs bleues, blanches, rouges et le tricolore était à l'honneur ainsi que le drapeau du Québec et celui de la marine canadienne.*

*L'exposé de M. Malraux a été très éloquent, très beau, mais un peu difficile à saisir complètement tant la pensée était exprimée en des formules colorées mais complexes et le débit rapide, haché.*

*M. Malraux a rappelé que l'humanité a subi en ce vingtième siècle de profonds changements tels qu'elle en n'avait pas connus depuis 15 000 ans.*

La civilisation moderne ne sait pas pourquoi elle existe. La machine amène l'homme à ne jamais se penser lui-même, mais à penser à ce qu'il fait.

*Selon M. Malraux, le vide ainsi créé a donné place à une grande puissance de rêve, le cinéma, la radio, la télévision, au domaine le plus vieux, le plus puissant, le domaine démoniaque du sang, du sexe, de la mode.*

*En face de ce rêve puissant comme un vol de rapaces sur l'humanité, M. Malraux a déclaré que seul comptait ce qui est en nous présent depuis les origines de l'homme, l'œuvre d'art.*

L'œuvre d'art, la seule œuvre vivante. Je ne dis pas immortelle mais capable, et elle seule capable, de résurrection.

*L'auteur de la Condition humaine a cependant ajouté que les moyens de la mort peuvent être les moyens de la vie.*

Nous devons savoir où est le domaine de la mort et où est le domaine de la vie. Ici intervient ce que M. Malraux a qualifié de «Jeu du destin».

*C'est dans ce jeu que les États-Unis et le reste du monde, sans en avoir le choix, sont engagés.*

Si c'est la civilisation américaine qui gagne, qu'elle gagne. Pour Dieu et le monde. Et si elle perd, tant pis. Si c'est la civilisation russe, que ce soit pour la Russie. Et si nous gagnons, nous aurons raison d'être fiers.

*M. Malraux a souligné ici que le Canada représente quelque chose d'inespéré pour les pays qui sont en marge des grands blocs, tous ceux qui sont profondément liés à nous en leur propre destin.*

Vous devez cultiver votre différence. Apportez l'immensité du Canada et aussi ce que vous ne savez pas, ce qu'on ne sait jamais, l'âme dans le destin du monde.

*Et M. Malraux a conclu par la phrase que nous avons citée au début. Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous. Je lève mon verre au destin du Canada.*

#### **6.4. Le Devoir par Marcel Thivierge, le 14 octobre, sous le titre de «Malraux : la France peut vous apporter la confiance en vous»**

*Ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous a déclaré M. André Malraux vendredi soir, au dîner qu'offrait le gouvernement du Québec.*

*Dans une brillante improvisation, le ministre des Affaires culturelles de France a dit que le jeu de l'esprit et du destin était joué actuellement par les États-Unis, qui en sont fortement conscients, avec d'immenses moyens; mais je pense aussi que ce jeu est joué par le reste du monde avec d'autres moyens, je dis simplement d'autres moyens.*

Nous, nous jouons ce que je viens de dire avec nos propres moyens et pour notre cause. Si c'est la civilisation américaine qui gagne, eh bien qu'elle gagne pour Dieu et pour le monde ! Si elle perd tant pis ! Si c'est la civilisation russe qui gagne, qu'elle gagne pour la Russie ! Mais puisque nous pensons que peut-être elles ne gagneront pas et, alors, si c'est nous qui gagnons, puissions-nous avoir l'honneur d'avoir gagné. Tous ensemble, nous allons entrer dans ce jeu, car nous n'avons pas le choix. Chaque nation aujourd'hui ou plus exactement chaque groupe de nations dans l'ordre de l'esprit est en face de cet enjeu ou en face de rien.

*Répondant plus directement au discours de M. Jean Lesage, le ministre français a déclaré : Il est certain que vous devez cultiver ce que vous appelez «votre différence». Il est certains que ce que vous pouvez apporter au monde c'est d'une part ce que j'ai appelé l'immensité canadienne et aussi ce que je ne sais pas, ce que vous ne savez pas, parce que personne n'a jamais su ce qu'était son âme dans l'ordre du destin du monde. D'avance, le Canada c'est l'immensité et l'un des pays où l'épopée de la lutte contre la terre est la plus haute.*

Et en définitive, le résultat sera peut-être un pauvre poète canadien, en ce moment dans dieu sait quelle chambre de Montréal, qui écrira sur sa maîtresse noire et qui plus tard s'appellera Charles Baudelaire. Mais pour qu'il puisse le faire, il faut d'abord, comme Baudelaire qui manquait tellement de confiance en lui-même, qu'il ait confiance dans les vers qu'il écrit et qu'il sache qu'ils peuvent réellement concourir à la beauté du monde.

Je n'ai donc qu'une chose à vous dire, je l'ai dite naguère et certainement moins précisément que je vais la dire de suite : ce que la France peut vous apporter d'essentiel, c'est la confiance en vous.

*Plus tôt, le ministre français avait défini la culture comme l'ensemble des forces de survivance, survivantes parce qu'elles ont survécu, parce qu'elles sont victorieuses de la*

*mort, forces que tous nous devons opposer aux forces non moins millénaires que j'appelais tout à l'heure les forces démoniaques.*

Pour simplifier, ou bien l'ensemble des usines de rêve (cinéma, radio, littérature, etc.) rendra l'humanité asservie aux puissances qui sont derrière ces rêves ou bien l'humanité choisira dans ce qui a survécu sa part la plus haute, parce que, si la culture a un sens, c'est très simplement l'héritage de la noblesse du monde.

Il n'y aura du moins dans le monde libre qu'une civilisation. En face des gratte-ciel que nous devons défendre, en face du cinéma et de la radio que nous devons défendre, parce que *a priori* ce qui est le moyen de la mort peut aussi être le moyen de la vie et que ce cinéma et cette radio puissent faire qu'une actrice suédoise, dirigée par un metteur en scène allemand pour un film américain fasse pleurer des gens dans tous les cinémas du monde, ceci n'est pas ce qu'il nous faut rejeter.

Ce que nous devons faire, c'est de savoir où est le domaine de la mort et où est le domaine de la vie. À partir du moment où nous le savons, à partir du moment où nous le souhaitons, nous savons alors que nous entrons dans l'ordre de l'esprit, dans le jeu du destin.

*C'est à ce moment que M. Malraux a enchaîné en disant que ce jeu était joué par les États-Unis et le reste du monde.*

---

## 7. PROPOS LORS DE LA VISITE À L'HÔTEL DE VILLE

Québec

Le 12 octobre 1963, 11h.

La journée du ministre Malraux dans la capitale débute par une visite protocolaire à l'hôtel de ville de Québec, où l'accueille le maire Wilfrid Hamel. Les échanges sont essentiellement privés, sauf pour une remarque citée par un journal concernant le général de Gaulle. Les mémoires de Georges-Émile Lapalme racontent ce qui suit des moments suivant la rencontre avec le maire : «*En 1963, en sortant de l'hôtel de ville où le maire Wilfrid Hamel venait de le recevoir de son air débonnaire et familier, André Malraux me lança : "Mais, c'est un personnage balzacien !"*» (*Le vent de l'oubli*, p. 32)

**Texte 7.1. *Le Devoir* par Marcel Thivierge, le 14 octobre, sous le titre de «Malraux : la France peut vous apporter la confiance en vous»**



*M. Malraux s'est rendu ensuite à l'hôtel de ville de Québec où le maire, M. Wilfrid Hamel, et quelques échevins l'ont reçu.*

*Dans le salon du maire, M. Georges-Émile Lapalme a fait remarquer au ministre français une photo du président de Gaulle.*

*S'il était ici, a dit en souriant M. Malraux, il vous dirait : «Je suis ici depuis 300 ans !»*

---

## **8. PROPOS TENUS À L'UNIVERSITÉ LAVAL DE QUÉBEC**

Le 12 octobre 1963, vers midi.

La visite à l'hôtel de ville de Québec est suivie par une visite à l'Université Laval où le ministre Malraux est accueilli par le recteur de l'établissement, monseigneur et futur cardinal Louis-Albert Vachon. L'occasion est propice pour traiter d'éducation, ce que ne manque pas de faire le visiteur.

### **Texte 8.1. *Le Devoir* par Marcel Thivierge, le 14 octobre, sous le titre de «Malraux : la France peut vous apporter la confiance en vous»**

*[Le recteur de l'Université Laval, Mgr Louis-Albert Vachon] a souhaité que les Canadiens-français redécouvrent le vrai visage de leur mère-patrie.*

*M. Malraux a répondu très brièvement en faisant remarquer que l'idée et le sens de l'éducation semblaient presque disparus dans le monde actuel.*

Pendant des siècles et pendant des millénaires, il y a eu une certaine façon de forger l'homme qui est en train de disparaître complètement. Le pays le plus puissant du monde, les États-Unis, a une conception de l'enfance. De ce système, nous voyons naître les blousons noirs. En Russie, par des moyens différents, pour des raisons absolument opposées, on obtient le même résultat. La même enfance délinquante se retrouve à Paris, à Mexico et de l'autre côté du Rideau de fer.

Vous avez ici une des rares possibilités de défense de l'homme par la formation de l'enfant. Vous défendez un des motifs par lequel l'homme devient homme.

*Puis, s'adressant plus particulièrement à Mgr Vachon, il a dit : Votre vocation est ailleurs; mais elle est aussi ici. Pour ce que vous êtes, pour ce que vous faites et ce que vous ferez, la France vous remercie.*

**Texte 8.2. Le Soleil, le 14 octobre, sous le titre de «Malraux a cherché la main de l'homme»**

*La visite de M. André Malraux à Québec restera pour tous ceux qui en ont été les témoins, une manifestation d'humanisme car, partout, il a cherché à déceler la trace de l'homme, la création de l'esprit, à trouver ce qui reste comme constante de l'action des hommes et qui s'appelle «Art».*

*À l'université Laval, à Mgr Alphonse Vachon, le recteur, qui lui disait l'œuvre de formation de l'homme continuée par l'université, M. Malraux disait : Vous avez ici une des rares possibilités de défense de l'homme par la formation de l'enfant. Vous défendez un des motifs par lequel l'homme devient homme.*

[...]

*[Mgr Vachon] a dit combien l'université se réjouit «du redressement extraordinaire de la France, sa jeunesse, ses dynamismes, qui donnent à nos jeunes une leçon de confiance dans la générosité de leur civilisation».*

*Malraux a répondu : Le monde moderne est en face de la redécouverte de l'homme. Nous avons perdu le sens de l'éducation, de cette éducation qui est la façon de forger l'homme.*

*Aux États-Unis, comme en Russie, bien qu'avec des moyens différents, on arrive aux mêmes résultats : des blousons noirs. La même enfance délinquante se retrouve partout dans le monde.*

*Vous avez ici une des rares possibilités de défense de l'homme par la formation de l'enfant. Pour ce que vous faites, ce que vous ferez, ce que vous êtes, la France vous remercie.*

## **9. ALLOCUTION AU VERNISSAGE D'UNE EXPOSITION D'ART APPLIQUÉ FRANÇAIS CONTEMPORAIN.**

Institut des arts appliqués de Montréal

Le 14 octobre 1963, 11h30

De retour à Montréal, après une fin de semaine à Québec et dans sa région qui a permis à Malraux de visiter le Musée de la Province de Québec, le Vieux-Québec, pour prendre un peu de repos le dimanche, la grande nature québécoise dans le Parc des Laurentides, la première activité officielle est le vernissage d'une exposition d'art appliqué français contemporain, à l'Institut des arts appliqués. Il est accueilli par le ministre québécois responsable de l'éducation, Paul Gérin-Lajoie. Celui-ci l'entretient de la renaissance des arts appliqués et de son souci d'une véritable continuité entre enseignement et culture. Saluant la réforme de l'éducation entreprise par le Québec, Malraux revient sur cette question du lien entre enseignement et culture. Pour lui, *«L'enseignement, c'est connaître. La culture, c'est aimer. La culture populaire, c'est prendre le peuple dans ses bras pour l'amener à l'aimer.»* Et il offre la collaboration de la France en matière d'arts appliqués.

### **Texte 9.1. *La Presse* par Jean Sisto, le 15 octobre, sous le titre de «Brillante inauguration de l'Exposition d'art appliqué français à Montréal».**

*C'est sous le signe de la «culture populaire», l'art qui épouse les techniques modernes pour mieux se mettre à la portée du grand public, que M. André Malraux a inauguré, hier matin, l'Exposition d'art appliqué français contemporain à l'Institut des arts appliqués de Montréal.*

*Répondant brièvement au discours de bienvenue de M. Paul Gérin-Lajoie qui avait souligné le désir du gouvernement provincial de jeter un pont entre l'enseignement et la culture, le ministre français chargé des Affaires culturelles a déclaré : Vous avez commencé une entreprise qui mérite toute notre sympathie et tout notre respect. Le rapport entre enseignement et culture est simple. L'enseignement c'est connaître, la culture c'est aimer, et la «culture populaire», c'est prendre le peuple dans ses bras et l'appeler à goûter la Beauté. Aujourd'hui, au nom du gouvernement français, je mets entre vos mains la totalité des modèles d'exécution de la France.*

### **Texte 9.2. *Le Devoir* par Jean Basile, le 15 octobre, sous le titre de «André Malraux à l'Institut des Arts appliqués».**

*André Malraux prit à son tour la parole pour définir la différence entre l'enseignement et la culture. L'enseignement, c'est connaître. La culture, c'est aimer. Et reprenant le thème de la culture populaire : La culture populaire, c'est prendre le peuple dans ses bras pour l'amener à l'aimer. Pour clore, le ministre français, après avoir salué la nouvelle*

*génération d'artisans canadiens-français, annonça* : Au nom du gouvernement français, je mets en totalité à votre disposition les modèles des musées de la France.

---

## **10. ALLOCUTION AU DEJEUNER OFFICIEL OFFERT PAR LA VILLE DE MONTRÉAL**

Allocution au déjeuner offert par la Ville de Montréal

Le 14 octobre 1963, à 13h.

Lors du déjeuner officiel offert au ministre Malraux par le ville de Montréal, ce dernier prononce une allocution substantielle dont l'Ambassade de France veille à assurer la sténographie, d'autant plus que l'allocution est prononcée sans texte. Malraux y aborde plusieurs thèmes qui lui sont chers. Il décrit le monde contemporain dont le destin est façonné par «*deux forces immenses : celle des États-Unis et celle de l'Union soviétique*». Derrière ces forces, il y a des cultures qui les définissent et qui sont héritières de cultures antérieures, respectivement l'«*ancien monde protestant*» et «*le monde de Byzance et la vieille orthodoxie*». Entre les deux, en Europe occidentale et en Amérique latine, c'est «*le vieil héritage catholique*». Entre Russie et États-Unis, il y a «*la volonté d'un certain nombre de pays de la vieille Europe, peut-être parce qu'ils sont d'origine catholique, ou pour d'autres raisons, d'être ce qu'ils sont et de donner forme à leur âme et à leur rêve. C'est la dessus que nous nous unissons*». Les Canadiens français, qui sont voisins des États-Unis, ne doivent pas renoncer à la modernité qui est symbolisée en quelque sorte par les gratte-ciel. Mais, ils doivent en construire à leur image et chercher à faire ce que personne n'a fait à ce jour. Malraux salue au passage les poètes d'ici pour leur apport à l'âme collective : «*Vos poètes sont en train de commencer à aimer votre ville. À partir du moment où l'amour naît quelque part, c'est l'âme collective qui commence*». Il achève en paraphrasant le général de Gaulle. En effet, les Canadiens français peuvent s'associer à la France pour dire : «*À ton service, Mère, pour servir le monde.*»

### **Texte 10.1. *Le Devoir*, le 18 octobre. Texte sténographié par les services de l'Ambassade de France et intitulé «Cette France qui vous parle aujourd'hui...»**

Tout le monde sait que le destin du monde est en train de se jouer entre deux forces immenses : celle des États-Unis et celle de l'Union Soviétique. Ce qu'on voit moins bien, c'est que le domaine des cultures, au sens cette fois le plus élevé de tous, au sens de la conscience humaine, est en train de se jouer non pas entre deux forces, mais entre un

certain nombre de forces. Je mets à part l'Asie qu'il faudrait analyser de plus près, et nous ne sommes pas là pour ça, et je retiens ce qui nous intéresse tous.

Il y a, d'une part, la culture américaine. Il y a, d'autre part, la culture communiste. Et il y a, enfin, quelque chose qui ne veut être ni américain, ni communiste. Non pas parce qu'il y a des gens dans des coins qui voudraient s'arranger doucement sur des choses sans importance, mais parce que ces gens qui ont fait la civilisation occidentale sentent qu'ils ne peuvent être ni dans cette droite, ni dans cette gauche, sans y perdre ce qui fut leur âme.

Or, prenez bien garde, la première catégorie, c'est, en gros, moins le monde anglo-saxon que l'ancien monde protestant. La seconde catégorie, si stupéfiant que ce soit – car Dieu sait que Lénine ne revendiquait pas essentiellement saint Jean Chrysostome –, c'est le monde de Byzance, c'est la vieille orthodoxie. Il n'y a de force communiste que là où la Russie est l'héritière de Byzance. Et le génie russe a été, comme me le disait Staline, de conjuguer Sparte et Byzance. Mais lorsque ça n'est pas Byzance, par exemple en Pologne, ça ne va pas très bien, et lorsque ce n'est pas Byzance du tout, par exemple en Chine, ça va extrêmement mal. Là où le communisme est réellement une puissance incarnée, enracinée, c'est dans le vieux domaine orthodoxe et byzantin. Et chose étrange, car je ne suis pas ici un défenseur de tel ou tel point de vue religieux, mais un historien, tout ce qui est en train de tenter de se réunir depuis cette ville jusqu'à ce qui se passe à Brasilia, à Saint-Paul et dans l'Europe tout entière, dans cette Europe occidentale à laquelle l'Angleterre a tant de mal à s'intégrer, eh bien ! ce monde, c'est le vieil héritage catholique.

Quelle conséquence en tirerons-nous ? Je laisse chacun choisir, et peut-être n'y a-t-il pas de conséquence à en tirer, car il serait tout à fait déraisonnable de croire que la puissance communiste tient à un lien avec Byzance. Mais ce que je veux retenir pour nous tous, c'est que le destin du monde, qui est notre destin, est en train de se jouer dans de vastes aires qui ne sont pas seulement culturelles et que tout se passe comme si le monde qui veut retrouver sa conscience entre les États-Unis et la Russie, c'était très simplement l'héritage de la Rome impériale et l'héritage de la Rome pontificale. Est-ce que nous retrouverons ensemble la Rome Impériale ? C'est simplement ridicule. Il ne s'agit pas de ça. Il s'agit simplement de comprendre où le domaine véritablement séculaire commence et probablement les motifs irrationnels qui font que nous sommes engagés sur une voie qui, à première vue, était assez obscure. Autrement dit, pourquoi le Canada, le Brésil, la France, la Grèce, l'Italie, et même l'Allemagne fédérale et catholique, à l'heure actuelle, sont-ils des pays qui ont partie liée, alors que sous des apparences de Marché Commun – on trouve toujours un Marché Commun quand l'âme en a besoin –, d'autres choses ne s'arrangent jamais ? Donc disons-nous qu'aujourd'hui en face, vous l'avez très bien dit, Monsieur le Maire, d'un problème américain que nous ne devons pas du tout concevoir comme un problème ennemi – car l'Amérique est un des piliers du monde libre – la conclusion de tout cela d'ici 20 ans, 30 ans ou 50 ans, sera peut-être enfin l'organisation du monde libre. Mais enfin en face de cette réalité américaine, le Canada veut être autre chose. Pourquoi ? Parce qu'il est autre chose, et que cette autre chose, c'est la même que j'ai constatée quand j'étais à Brasilia, et je revois le président de la République brésilienne qui venait de faire l'acte le plus saisissant qu'on ait fait depuis 25 ans, créer une ville admirable dans le désert, qui me disait : «Je

veux faire cette ville parce que je veux que nous soyons nous-mêmes». Et chose étonnante, nous c'étaient eux et nous, les Français et vous, «parce que nous voulons être nous-mêmes», et j'ajoute (c'est lui qui parlait) «Parce que nos femmes ne sont pas des Américaines !»

Alors le problème réel, il est, non pas un Tiers Monde, mais bien *nous* : nous qui sommes ce à partir de quoi s'est fondé ce qu'on appelle la civilisation occidentale. Ce que nous sommes est en train de prendre forme, comme le désordre russe et américain a cessé il y a 30 ou 40 ans. Nous avons 1500 ans d'avance; nous avons probablement 40 ans de retard. Cela peut se rattraper. En fait, les États-Unis et la Russie sont entrés ensemble dans l'Histoire. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'y avait pas d'Amérique; il n'y avait pas de Russie dans l'Histoire universelle. En deux siècles, l'un et l'autre sont devenus ce que nous savons. Aujourd'hui commence dans l'Histoire du monde la volonté d'un certain nombre de pays de la vieille Europe, peut-être parce qu'ils sont d'origine catholique, ou pour d'autres raisons, d'être ce qu'ils sont et de donner forme à leur âme et à leur rêve. C'est là-dessus que nous nous unissons.

\*\*\*

Vous avez un certain nombre de gratte-ciel et cette ville est extrêmement saisissante. Bien entendu, nous n'allons pas décider qu'il serait raisonnable de supprimer les gratte-ciel. Les gratte-ciel ne sont pas nés d'une psychologie des États-Unis. Ils sont nés du béton et de l'ascenseur et du prix des terrains dans certains endroits. Ce qui est important, ce n'est pas du tout de supprimer les gratte-ciel, c'est de faire des gratte-ciel qui vous appartiennent. L'architecture moderne des États-Unis est incontestablement la première du monde. À deux conditions : premièrement, à la seule exception du Rockefeller center, elle n'a jamais fait que des constructions en forme de maisons. Elle n'a jamais fait un édifice, un ensemble, un palais, ce que nous admirons sous le nom de Louvre, ou d'un bout à l'autre de l'Italie, ou encore ce que nous admirons sur l'Acropole. La civilisation moderne n'a su créer ni un temple ni un tombeau, mais les constructeurs de Broadway non plus. En conséquence, ce qui est important serait que vous disiez : «Nous, les Canadiens, nous allons faire un ensemble. Puisque, à Montréal, nous avons du terrain, de l'espace -- au lieu de faire els deux ou trois édifices que vous avez faits et qui sont assez dignes de respect-- nous allons en faire dix. Mais nous allons en faire dix ensemble et, comme les Brésiliens ont fait Brasilia, nous allons faire un Montréal dans lequel les Canadiens pourront arriver en disant : "Gratte-ciel ou pas gratte-ciel, c'est nous qui l'avons fait et personne en Amérique ne l'avait tenté."»

L'âme de ce pays, je la vois naître sur un autre plan, que certains d'entre vous voient comme moi. Pour d'autres, ils penseront peut-être que je rêve. Monsieur le ministre Lapalme me passait hier une revue éditée ici dans laquelle les poètes parlaient de Montréal avec amour. Mesdames et messieurs, comprenez bien que, à partir du moment où l'amour existe dans la littérature pour quelque chose, il y a une véritable naissance. Qu'est-ce que Rome illustre dans l'Histoire ? C'est le passage d'un certain nombre de poètes. Qu'est-ce que Paris ? Ce sont les quais sur lesquels se promenaient Victor Hugo et Baudelaire. Et Notre-Dame de Paris, bien sûr, c'est Notre-Dame et tant de sacres de ce lieu, c'est aussi

*Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Vos poètes sont en train de commencer à aimer votre ville. À partir du moment où l'amour naît quelque part, c'est l'âme collective qui commence.

\*\*\*

Maintenant, monsieur le Maire, vous avez bien voulu dire de mon pays des choses dont, pour la seconde fois, je vous remercie. Je vais essayer d'en parler à mon tour de la façon la plus courte possible. Il y a des pays qui sont grands dans l'Histoire quand ils se replient sur eux-mêmes. Ils sont alors exemplaires, et c'est avant tout le cas de la Grande-Bretagne. Il n'est pas dans mon esprit d'ignorer ce que fut la bataille de Londres : le moment où les aviateurs anglais remontaient avec un œil crevé ou un bras de moins sur les derniers avions anglais pour qu'à la dernière minute l'aviation allemande fût battue est un des moments qui appartiennent au sommet de l'Histoire du monde. Mais l'Angleterre n'est grande que lorsqu'elle est elle-même. La France n'est réellement grande que lorsqu'elle est la France pour tous les hommes. Sur tous les chemins de la Chrétienté, sur tous les chemins de l'Orient des Croisades, il y a des tombeaux de chevaliers français. Sur toutes les routes de la Liberté, il y a des cadavres de soldats français. C'est ce que la France signifie ou ce qu'elle veut signifier quand elle est la France. Je résume en citant la dernière phrase des *Mémoires* [tome Ier] du général de Gaulle : «*Avec nos forces et nos faiblesses, tels que nous sommes, Mère, pour te servir.*» Canadiens, c'est cette France qui vous parle aujourd'hui telle qu'elle fut, telle qu'elle est, tels que nous sommes, avec nos mains périssables. «*À ton service, Mère, pour servir le monde.*» Puissiez-vous, Canadiens, le servir avec nous.

**Texte 10.2. *Le Soleil* par la Presse Canadienne, le 15 octobre, sous le titre de «Les Canadiens français devraient créer quelque chose d'unique en Amérique».**

*M. André Malraux, ministre d'État chargé des Affaires culturelles, a déclaré, hier soir, au cours d'un dîner offert par la Ville de Montréal, que les Canadiens français devraient abandonner les traditions des États-Unis afin de créer quelque chose de proprement canadien.*

*Montréal, a dit le ministre, devrait suivre l'exemple du Brésil, qui a fait surgir une nouvelle capitale, Brasilia, de la forêt vierge, au lieu d'édifier des gratte-ciel semblables à toutes les constructions d'Amérique du nord. Les Canadiens français devraient créer quelque chose que personne n'ait encore réalisé en Amérique.*

## **11. RENCONTRE AVEC DES ÉCRIVAINS, DES ARTISTES, DES MUSICIENS, DES GENS DE THÉÂTRE DU QUÉBEC À MONTRÉAL**

Le 14 octobre, 17 heures

En fin de journée le 14 octobre, le ministre québécois des Affaires culturelles a organisé pour son homologue français une rencontre avec des écrivains, artistes, musiciens, gens de théâtre. C'est l'occasion pour Malraux de s'entretenir librement avec eux et d'évoquer des enjeux variés les intéressant.

### **Texte 11.1. *Le Devoir* par Yves Margraff, le 15 octobre, sous le titre de «Un écrivain en mission au Québec».**

*Hier, en fin d'après-midi, c'est bien plus à ce titre [d'écrivain] qu'[André Malraux] assistait, dans un hôtel de la métropole, à une réception à laquelle le ministère des Affaires culturelles (du Québec, celui-là) avait convié tous les représentants de ce qu'il est convenu d'appeler la colonie artistique non seulement de Montréal, mais de l'ensemble du Québec. Quelques rares hommes politiques faisaient presque tache dans cette assistance faite d'écrivains, de comédiens, de directeurs de théâtre, de musiciens et autres artistes de toutes les disciplines. [...]*

*André Malraux a cependant voulu les rencontrer tous et, non content de leur débiter une phrase anodine lorsque son collègue québécois, M. Lapalme, les lui présentait, le «dernier maître à penser de la littérature française » (la définition est de Georges Lapalme) avait pour chacun quelques minutes à consacrer. Quelques minutes au cours desquelles le journaliste curieux, qui arrivait à se faufiler entre les groupes, pouvait recueillir les phrases qu'il n'aurait qu'à transcrire, entre guillemets.*

*Si j'avais 20 ans, et si je voulais écrire *La condition humaine*, je ferais un film. Car André Malraux estime que la littérature, ou plutôt son rôle, a évolué, parallèlement à d'autres moyens d'expression modernes. C'est ainsi que pour lui, le journal quotidien remplit fort bien, à lui tout seul, la mission de satisfaire, pour le grand public, un besoin de romanesque. Prenez un quotidien du matin -- en encore, je parle de la presse française, car la vôtre est bien plus modérée -- dès la première page, vous y trouvez une large moisson de tout ce qui aurait alimenté la prose d'un Balzac.*

*Le lecteur n'a donc plus besoin du roman dans son sens le plus «inventif» et, partant, le rôle de l'auteur se trouve ramené à des dimensions plus justes. Il peut faire de la littérature et laisser à la presse, comme au cinéma, le goût de l'évasion romanesque.*



*Et le nouveau roman ? Si l'on en croit les appréciations d'André Malraux, ce n'est point tant du roman que de l'écriture en vase clos qui ne s'adresse qu'à un petit groupe d'initiés. En fait, c'est une expérience technique très poussée.*

*Si André Malraux admet fort bien que de littérateur, dans le sens qu'il donne à ce mot, il n'en est plus guère depuis la mort de Camus et depuis que lui est ...devenu ministre, il n'en croit pas moins à la grandeur de la mission qui incombe à une relève encore à découvrir. Malraux croit à la littérature pour la littérature, comme il croit à la poésie ou à la peinture, pour la poésie, ou pour la peinture.*

*Selon le ministre, le peintre s'est dégagé lorsqu'il a compris que le photographe pouvait fort bien, à sa place, faire du pictural. De même, l'écrivain remplira davantage sa mission lorsqu'il laissera au journaliste le soin de faire le roman quotidien, où la réalité dépasse si souvent la fiction, pour se consacrer à sa mission première : la littérature.*

*Il reste à souhaiter que l'écrivain canadien-français qui, hier soir, buvait les paroles de Malraux, ne soit pas le seul à avoir compris son appel.*

---

## **12. ALLOCUTION À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL**

Le 15 octobre 1963, 11 heures

Depuis plusieurs mois, l'Université de Montréal espère pouvoir confier à André Malraux l'inauguration, par une grande conférence de ce dernier, de sa chaire en histoire de l'art lui rendre l'hommage d'un doctorat honorifique. Si ce dernier hommage est refusé, le théoricien de l'art accepte la proposition de conférence. Celle-ci se tient dans une salle comble où se trouvent professeurs et étudiants. Devant cet auditoire, Malraux reprend ses préoccupations et ses convictions concernant l'importance capitale de l'art. L'art, c'est «quelque chose qui a survécu, et qui se situe dans une sorte de présent éternel.» Surtout, pour cet homme pour qui la mort est un objet permanent de méditation et d'interrogation, «*L'art en définitive, c'est tout ce qui en nous échappe à la mort.* »

**Texte 12.1. *La Presse* par G.F., le 16 octobre, sous le titre de «Malraux aux étudiants de l'U. de M. Le destin de l'esprit se jouera dans les 20 ou 30 prochaines années».**

L'histoire est une alternance extrême de nuit et de bonheur; mais rien qui a traversé les siècles qui ne soit relié au caractère radieux de l'humanisme.

*Devant 1400 étudiants et professeurs de l'Université de Montréal, hier, M. André Malraux a prophétisé que le destin de l'esprit dans le monde entier --cet esprit qui défend l'humanité contre la nuit des fours crématoires -- se jouera dans les 20 ou 30 prochaines années.*

Ou bien la civilisation acceptera de n'être que stimulus et réflexe, ou bien ceux qui ont devant l'esprit la responsabilité que vous avez auront compris qu'ils sont garants de la grandeur humaine, et que c'est dans leurs mains que repose le destin du monde. Étudiants, voici ce que j'avais à vous dire au nom de la France : puissiez-vous le penser comme elle.

*M. Malraux a exprimé sa préoccupation de la perpétuation par l'art de ce qu'il y a de meilleur en l'homme. Votre rapport avec l'art est toujours un rapport avec quelque chose qui a survécu, et qui se situe dans une espèce de présent éternel... L'art, en définitive, c'est tout ce qui en nous échappe à la mort.*

*Et pour découvrir ce qu'il y a de meilleur en lui, l'homme doit être capable de rêve. Est-ce possible à l'époque de la machine dont on a dit qu'elle avait deshumanisé l'homme ? M. Malraux croit que oui, car il voit en la machine un prodigieux multiplicateur de rêves.*

---

### 13. CONFÉRENCE DE PRESSE DE CLÔTURE

Hôtel Windsor, Montréal.

Le 15 octobre 1963, 15h.

Les derniers propos publics de Malraux au Québec sont prononcés dans le cadre d'une conférence de presse. Il y traite de multiples questions. Il apparaît fort satisfait de son voyage qui lui a permis d'aller aux choses les plus importantes. Il conservera un souvenir très positif de la situation actuelle du Québec dont il a découvert le dynamisme et l'énergie. Il juge que le Québec et la France pourront réaliser de multiples choses ensemble. Pour lui, le Canada français est certainement une terre d'espoir car il a entrepris de se transformer pour le mieux. *L'impression majeure que j'emporte de mon séjour parmi vous ? Ce qui me reste comme image dominante, la caractéristique principale du Canada français ? L'espoir*». Cette conférence de presse est aussi pour Malraux l'occasion de répondre à la question de savoir comment, vu l'histoire de sa vie, il a pu trouver à s'associer de manière si fondamentale avec le général de Gaulle, question que son hôte québécois Lapalme lui avait déjà adressée dans l'intimité d'un repas. La réponse de Malraux est l'occasion pour lui de révéler combien la patrie demeure une valeur politique et culturelle fondamentale, Alors

qu'il avait d'abord épousé en militant des causes politiques transcendant les frontières nationales, durant les années 1920 et 1930, la Guerre civile espagnole et la Deuxième Guerre mondiale lui ont révélé l'importance, pour tous les hommes, de la patrie. Le général de Gaulle a conquis Malraux notamment parce qu'il a servi une patrie blessée et dominée. En de Gaulle, dit-il, «*J'ai découvert un homme qui a maintenu l'honneur comme un songe invisible au dessus de ma patrie blessée, muselée, qui a rendu à mon peuple sa dignité, à ma patrie son visage et sa vérité. Et sa justice aussi. Cela, on peut bien le discuter, mais de Gaulle pour moi, c'est d'abord l'honneur et la justice de la France, dans la France ... et une grande part de l'honneur et de la justice du monde.*» Pour conclure sur les relations entre la France et le Québec, s'il est bien conscient des différences considérables, il «*préfère regarder pour l'instant tout ce qui nous unit et mesurer toutes les chances que nous avons d'œuvrer ensemble dans la civilisation nouvelle.*»

**Texte 13.1. La Presse, le 16 octobre, sous le titre de «Malraux invite les Canadiens français à cultiver ce qui les distingue des Français»**

*Le ministre d'État chargé des affaires culturelles de France, M. André Malraux, a invité hier, au terme de son séjour en terre canadienne, les Canadiens français à cultiver les différences qu'ils ont avec les Français.*

*Il a énuméré quelques points :*

- 1) Au Canada français la présence de la Foi est différente de ce qu'elle est en France;
- 2) dans le passé de sympathie qui lie le Canada français à la France, la Révolution française a un tout petit rôle -- ce qui est inconcevable en France où cette sympathie pour la Révolution va jusqu'à l'injustice, propagée de génération en génération par l'école, contre l'Ancien régime;
- 3) il y a chez le Canadien français un côté presque scandinave qui ne se retrouve en partie que chez les Normands (en prenant ce terme dans le sens de solide).

Si d'aventure je me trouvais au Québec comme homme privé, il est probable que malgré tout je rencontrerais principalement des membres de l'intelligentsia canadienne-française, et ce qui l'entoure.

Mais pour vous donner une idée de mon ignorance du Québec, *a-t-il ajouté en provoquant de nouveaux rires*, c'est que je ne connais pas une seule Canadienne française !

*Interrogé sur ses relations avec les Canadiens eux-mêmes, et sur ce qu'il pensait d'eux, il a simplement répondu :* Les Canadiens ? Mais je n'en ai pas vu, sauf quelques hommes politiques et ministres à Ottawa, car je n'ai vu que des Canadiens français.

*Même ainsi, il ne se sentait pas en état de juger objectivement car, dit-il*, je n'ai rencontré que des amis, en qui j'ai retrouvé d'ailleurs presque des compatriotes, *ajouta-t-il, en*

*racontant, parmi les rires de l'assemblée, comment à Québec, par exemple, il avait rencontré autant d'opinions diverses que de personnes... Je me croyais dans une ville française.*

*Questionné sur la valeur de la production littéraire et artistique du Canada français, il a ainsi répondu : Vos réalisations ? Mais ce qui importe, ce qui est essentiel, ce sont vos intentions. Il a toutefois ajouté : Dans un temps assez court le Canada français trouvera une puissance poétique dont le mode d'expression sera indifférent, car il pourra s'agir, par exemple, de poésie proprement dite ou de cinéma.*

*M. Malraux a également qualifié d'enfantillages les descriptions que l'on fait encore du Canada français lorsqu'on parle de Maria Chapdelaine et de civilisation agricole.*

Chez vous aussi les touristes étrangers sont surpris de trouver tout autre chose que ce qu'ils attendaient : vos problèmes essentiels ne sont plus d'ordre agricole : ce sont le chômage, le prolétariat, l'exploitation des ressources naturelles.

*Au sujet de l'exposition universelle, il s'est déclaré convaincu : Vous allez la réussir très bien ! Il a suggéré qu'une figure de proue colossale -- 800 pieds -- témoigne des tendances nouvelles de l'architecture (qu'il a spécialement louées] et de la volonté de progrès de Montréal.*

*Ce qu'on en retirerait ? D'abord ce qui en restera physiquement : le Grand Palais et la Tour Eiffel de Paris ne sont-ils pas des restes de diverses expositions universelles. Mais aussi des choses totalement inattendues.*

**Texte 13.2. La Presse, le 16 octobre, sous le titre de «Tout ce que j'ai dit doit être entendu au sens culturel --André Malraux»**

*Au terme de son voyage au Québec, le ministre chargé des Affaires culturelles de France, M. André Malraux, a déclaré sans ambages qu'un Québec dépendant de la France serait ridicule et même dangereux.*

*Au cours d'une conférence de presse à l'hôtel Windsor, en présence de M. Georges-Émile Lapalme, ministre québécois des Affaires culturelles, André Malraux a précisé hier après-midi que ses remarques antérieures au sujet du renforcement des liens entre le Québec et la France devaient être prises dans un sens historique et artistique et non point politique.*

Les Canadiens français ne sont pas des Alsaciens-Lorrains qui attendent impatiemment de devenir Bretons, *a-t-il dit*. D'ailleurs, un tel rattachement serait dangereux pour la France, *a ajouté M. Malraux*.

*Cependant, selon M. Malraux, la France et le Canada français ont beaucoup à faire en commun. Oui, on va pouvoir faire quelque chose ensemble dans le domaine culturel, et l'on fera tout ce qui est possible, mais seulement ce qui le sera. Dès mon retour à Paris, je ferai un bilan, et mon collègue, M. Lapalme, en fera autant. Et nous réduirons la conversation au possible.*

**Texte 13.3. *Le Devoir* par Jean-Marc Léger, le 16 octobre, sous le titre de «André Malraux fait le bilan de sa mission. Mon impression dominante du Québec ? L'espoir. Ce qui m'a frappé dans vos œuvres ? Leurs intentions»**

*L'impression majeure que j'emporte de mon séjour parmi vous ? Ce qui me reste comme l'image dominante, la caractéristique principale du Canada français ? L'Espoir ! Ainsi, André Malraux inaugurerait-il hier la conférence de presse qu'il donnait à l'hôtel Windsor quelques heures avant de repartir pour la France, après avoir passé huit jours au Canada, principalement dans le Québec.*

*Les Canadiens ? devait-il dire plus tard, je ne les connais pas; je n'en connais pas. Je ne connais, je n'ai connu que des Canadiens français. Et le ministre d'État chargé des affaires culturelles de France reprenait une phrase qu'il avait prononcée à son arrivée : La France n'a de remords qu'à l'égard des Canadiens français...Il ne s'agit certes pas d'ignorer l'existence des autres mais il est assez normal que nous pensions d'abord à vous...Et il y a tout ce que nous pouvons faire ensemble.*

*Pendant plus d'une heure et demie, Malraux devait répondre aux questions d'une cinquantaine de journalistes de la presse et de la radio, questions qui allaient de la poésie canadienne-française aux relations France-États-Unis, de l'architecture québécoise à l'Exposition universelle de 1967 en passant par les raisons qui l'ont amené, lui, à choisir d'œuvrer avec le général de Gaulle.*

*Des réponses substantielles, senties, vécues : l'expression, une fois de plus, d'une intelligence exceptionnellement brillante et d'une sensibilité extraordinairement riche, ce qui lui permet à la fois de saisir promptement l'essentiel et de pressentir admirablement ce qui doit être. Il aurait fallu notamment que nos urbanistes, nos architectes, nos planificateurs l'entendent proposer ce que pourrait être Montréal demain, ce que pourrait être à partir des données et des matériaux actuels une architecture québécoise originale.*

*Un moment délicat, difficile et prenant à la fois, fut celui où le ministre eut à répondre à la question (mais c'était en vérité à l'Écrivain et au combattant qu'elle était adressée) suivante : «Comment expliquez-vous que l'auteur des Conquérants soit aujourd'hui ministre du président de Gaulle ?»*

*L'espace d'un instant, on eut l'impression chez Malraux d'une sourde irritation : Si vraiment vous ne le sentez pas... je ne saurais vous l'exprimer... Essayons tout de même.*

Vous avez parlé de l'auteur des *Conquérants*, parlons plutôt de celui de *L'Espoir*, car *L'Espoir*, c'est l'Espagne, à tous égards plus proche de nous, dont le combat était alors un miroir des conflits du monde et où je me suis engagé beaucoup plus totalement encore qu'en Chine.

La guerre m'a révélé la patrie.

Ce n'était pas l'Espagne que je défendais...je n'étais pas Espagnol. Ce pourquoi j'ai combattu alors c'était une idée de la justice et une idée du prolétariat, que je plaçais l'une et l'autre d'abord et avant tout. Et je suis rentré en France. Et il y a eu la guerre, l'occupation, les maquis... La guerre m'a révélé le pays que je portais en mon coeur : je l'ai découvert comme j'en ai découvert le poids dans le monde et le prix de ce qu'il représente... J'ai compris qu'on ne fait pas la fraternité universelle contre les patries mais grâce aux patries, à partir d'elles et avec elles...Je ne dirai pas qu'aujourd'hui je place la France avant la justice mais avec la justice et sans doute avant le prolétariat, qui ne saurait d'ailleurs plus avoir le visage qu'il eut dans l'Espagne des années 30.

Et de Gaulle ? J'ai découvert un homme qui a maintenu l'honneur comme un songe invisible au-dessus de ma patrie blessée, muselée, qui a rendu à mon peuple sa dignité, à ma patrie son visage et sa vérité. Et sa justice aussi. Cela, on peut bien le discuter, mais de Gaulle pour moi, c'est d'abord l'honneur et la justice de la France, dans la France... et une grande part de l'honneur et de la justice du monde.

*À un autre moment, Malraux fut conduit à répéter que la France ne demande pas au Canada de la suivre : le temps des prétendus leaderships est terminé...Elle croit, je crois que nous avons beaucoup à faire ensemble parce que nous avons beaucoup en commun, dans notre héritage et dans nos aspirations... Certes, je n'ignore pas les différences et qui sont considérables entre Français et Canadiens français. Je préfère regarder pour l'instant tout ce qui nous unit et mesurer toutes les chances que nous avons d'œuvrer ensemble dans la civilisation nouvelle.*

*Malraux a tenu d'autre part à dissiper certains malentendus causés par une mauvaise interprétation de ses propos antérieurs sur la civilisation américaine. Ce que j'ai dit, beaucoup d'Américains le disent eux-mêmes. En matière de culture, les États-Unis souffrent de l'absence d'un centre, d'un moyen d'incitation, d'organisation, d'une permanence de volonté idéologique sur le plan culturel... Je crois qu'ils seront amenés comme vous et nous à se donner ces moyens, qu'ils s'appellent ou non «ministère des affaires culturelles»... On ne pourra s'en remettre indéfiniment au généreux mécénat du secteur privé.*

Et puis, il y a leur architecture : ils ont défini une architecture des maisons, des buildings, mais pas la grande architecture des ensembles. C'est en cela que vous ne devez pas les imiter. L'économie américaine appelle l'architecture de la construction : vous avez la chance de faire une architecture des grands ensembles.

*Et le ministre de convier les Canadiens, les Montréalais en particulier à profiter d'une part du mont Royal, de l'autre de l'Exposition universelle de 67 pour donner à cette ville une architecture qui la singularise et qui soit une contribution unique, une manifestation singulière dans le monde. Non pas se contenter d'immeubles isolés, mais concevoir des grands ensembles où, dans une conception moderne, s'associent, dans une harmonie grandiose, les palais, les jardins, les monuments, etc.*

*Enfin, M. Malraux devait dire sa profonde satisfaction d'avoir pris la mesure de cette ville qui surgit, qui monte, de ce peuple qui se transforme...Je suis arrivé avec mes souvenirs, mes sentiments et une masse de renseignements de premier ordre. Mais tout cela et les photos elles-mêmes ne sauraient donner le sentiment et l'impression qui naissent du contact avec la réalité des hommes, de leurs villes, de leurs institutions.*

*Et le ministre a tenu à souligner l'amitié profonde dont il a été l'objet, la chaleur de l'accueil qu'il a partout senti. Et il a cité une anecdote dont il fut témoin à Québec : Des jeunes gens sur mon passage : l'un crie «Vive la Laurentie», un autre «Vive le Canada», un troisième «À bas le Canada»... Puis ils ont échangé des mots et se sont finalement serré la main... Comment nier que vous soyez Français ?*

**Texte 13.4. *McGill Daily*, par Norma Levine, le 18 octobre, sous le titre «Cultural Ambassador André Malraux» sur la conférence de presse du 15 octobre (Note : texte très près de celui de Jean-Marc Léger dans le *Devoir* du 16 octobre)**

*André Malraux as he appeared at the hour-long [press] conference, is a man of keen perception and an extraordinarily brilliant intelligence. which enables him to grasp promptly the essentials and to present admirably his opinions. In repose, his mind still continues to seethe with the power of his thought. He is dynamic while speaking, forceful in his opinions on French Canada and intense at all times. He is more than an ambassador trying to spread goodwill in his path -- he is powerfully concerned with the fate of this country and sincerely wants Quebec to ally itself with France culturally. He has come at the moment in Quebec.*

*After some preliminary talk on Montréal's architecture in which M. Malraux warned planners not to copy the American sky-scraper construction, a daring reporter finally asked the question that was troubling many of us : «How do you explain that the author of Conquérants (in which Malraux leans far to the left) is today in President de Gaulle's government ?»*

*For the space of an instant a frown crossed Malraux's face and then he replied :*

*If you don't feel how, I would not know how to explain it to you. Let's just try the same.*

You have spoken of the author of *Conquérants*; let's speak rather of *L'Espoir* whose setting is Spain, in all respects closer to us, in which the combat mirrored the conflict of the world and where I felt myself much more engaged than in China.

It was not Spain which I was defending...I am not Spanish. What I was fighting for above all was an idea of justice and an idea of the proletariat. And I came back to France. And there had been the war, the occupation, the horror...The war revealed the country to me that I was carrying in my heart. I discovered it as I discovered its weight in the world and the price which it represents... The I understood that one cannot have universal brotherhood against countries but due to the countries, commencing from them and with them ... I would not say today that I place France before justice but with justice itself and undoubtedly before the common people who no longer have the same aspect that they had in Spain in the 1930's.

And de Gaulle ? I discovered a man who maintained honor like an invisible banner above my wounded country, who returned to my people its dignity, to my country its face and its truth. And its justice also. People's opinion vary in this matter, but de Gaulle for me represents honor above all and the justice of France within France ... and in large measure the honor and justice of the entire world.

*Yet the fact remains that de Gaulle's gouvernement is not especially popular today amongst French students, at least. There is a general air of unrest, of ridicule, at best, for de Gaulle lends himself thoroughly to mockery. And amongst the peasants he is equally unpopular for they hold him responsible for the inflationary trend that is every day increasing. His heroic wartime image is hardly remembered by the younger generation who seem to be anxious for a change.*

*At another point Malraux emphasized France does not ask Canada to follow her... the time for pretended leadership is over... France thinks, I think that we have a lot to do together because we have a lot in common due to our heritage and our aspirations ... Certainly I do not ignore the considerable differences between the French and the French Canadians. For the moment I prefer to look only at all that unites us and to measure all the occasions we have to work together in the new civilization.*

*The dominant face of French Canada today is the face of hope -- L'Espoir as Malraux aptly put it. He feels that this city is surging in the throes of a new expression.*

I came with my memories, my sentiments, and a mass of information ... But all that and all the pictures themselves were not capable of giving the feeling that is born from the contact with the reality of men, of their cities and their institutions.

*And the minister continued to underline the feeling of warmth he encountered amongst the people of this country who met him everywhere. He told of an experience he had in a small church in Quebec when, upon his arrival one youth cried «Vive la Laurentie»; another*



*took up the cry «Vive le Canada». This was the cue for a third to chime in : «À bas le Canada». Then they all shook hands with each other.*

And I felt, *Malraux concluded*, that I had never left France.

---

## **Annexe 1**

### **Lettre de Me Maurice Riel à Georges-Émile Lapalme, le 15 janvier 1972**

UQAM 109P-660/9

Le 15 janvier 1972.

Me Georges-Emile Lapalme, C.R.  
60, avenue McCullough  
Outremont  
Montréal 153, Qué.

Cher monsieur Lapalme,

Une des lettres que vous m'avez adressées de l'Algarve durant les Fêtes de Noël contient la phrase suivante - «En ce matin de Noël, au soleil, mais par temps frais, j'écris ou je décris ma première rencontre avec Malraux. Comme je ne voudrais rien oublier, surtout ne pas me tromper, je vous demanderais pendant que vous n'avez rien à faire, mais rien à faire ! de faire une relation de cet événement que tout le monde ignore sauf vous et moi. Et Malraux...»

L'entrevue Malraux, «l'heure éblouissante» comme vous l'avez si bien dit !

Je tiens cependant à vous faire une mise en garde : les souvenirs sont dans la mémoire comme les images dans un miroir déformant. Chacun les voit selon son angle à lui !

Commençons par le commencement. Vous m'aviez parlé de votre idée d'une Maison du Québec à Paris, au retour d'un voyage que vous aviez fait en France en 1958. Vous vous étiez alors rendu compte de l'inefficacité de l'Ambassade du Canada ou de l'inactivité de l'Ambassade du Canada en ce qui concernait les relations culturelles entre la France et le groupe de langue française du Canada. En fait, vous en étiez choqué. Puis-je vous dire que quand vous êtes convaincu d'une chose, vos réactions ne sont jamais des demi-réactions. Vous voyiez tout ce temps perdu et toutes ces occasions manquées, alors que le fait français au Canada et principalement dans la Province de Québec était menacé et avait

besoin pour survivre de faire une renaissance, de rebondir, de se revivifier. Pour ce grand bond en avant, vous ne voyiez qu'un moyen : mettre fin à notre isolement culturel et renouer directement avec la France.

Si mon souvenir est fidèle, vous aviez même fait, en ce temps-là, un discours à la Chambre, en votre qualité de Chef de l'Opposition exposant vos idées sur l'ouverture de Maisons du Québec à l'étranger et principalement à Paris, et vous m'aviez rapporté qu'à la suite de votre discours, M. Duplessis, alors glorieusement régnant, vous avait dit - «Vous avez raison Lapalme, mais ça se fera pas de mon temps».

Le Gouvernement libéral fut élu au Québec en 1960, au mois de juin, et fin septembre nous nous embarquions (avec nos épouses) à destination de la Grèce et de l'Italie, mais en passant par Paris, de façon à tenter de prendre contact avec le Gouvernement français et d'exposer vos idées sur l'établissement de relations directes entre la France et le Québec et sur l'ouverture d'une Maison du Québec à Paris.

M'avez-vous dit alors : «Il faudrait que je vois Malraux» - ou m'avez-vous dit : «Il faudrait voir quelqu'un du Gouvernement français» - ou m'avez-vous dit : «Il faudrait voir le Général». J'ai l'impression que dès le départ votre idée était de voir Malraux. Peut-être m'avez-vous dit : «Monsieur Riel», (comme vous m'appelez toujours monsieur Riel !) «vous qui avez des relations à Paris, pourriez-vous m'organiser une entrevue avec Malraux, sans passer par l'Ambassade du Canada ?» Ma mémoire sur ce point est en défaut.

Le jour de notre arrivée, Jean Cescas nous invitait à déjeuner chez Potel et Chabot, avenue Victor Hugo. Nous étions à l'étage dans l'encoignure d'où, par la fenêtre, nous pouvions voir l'Arc de Triomphe dans la douce luminosité d'un midi d'automne à Paris. Accompagnaient Cescas, ses adjoints Jean de Richemont et Christian Gide, plus Roland Olivier, son représentant au Canada, notre pilote et mentor à cette occasion.

Il y eut évidemment beaucoup de «Monsieur le Ministre». Le titre était nouveau et la chose aussi, et il n'y avait rien de vexant à cela. Le cadre, la bonne chère, l'ambiance, la compagnie, tout concourait à créer un climat de réceptivité sympathique. Vous fîtes à vos commensaux l'exposé de ce qu'était la Province de Québec, le fait français en Amérique du Nord, ce groupe de langue française le plus nombreux en dehors de la France, qui avait survécu dans son isolement depuis 200 ans, qui ne coûtait pas un sou à la France, que la France pouvait retrouver alors qu'elle-même était dans une période de renaissance, que la France comptait, dans cette population de 5 à 6 millions d'habitants du Québec, un réservoir d'affection sans égal au monde, alors que la France dans ses anciennes colonies... , et que par ailleurs, cette même population de langue française du Québec avait aussi besoin de la France pour maintenir sa langue, sa culture et jouer son rôle dans la civilisation occidentale; de là, la nécessité de relations directes et effectives entre la France et le Québec et d'échanges soutenus. «Il faut la présence du Québec à Paris» dites-vous en conclusion.

Visiblement empoignés, nos amis Français s'écrièrent : «Il faut aller voir le Gouvernement français immédiatement, il faut avoir une entrevue avec le Général, il faut que le Gouvernement français soit mis au courant de cet état de choses et de votre projet». Est-ce que c'est à ce moment-là que vous avez exprimé le désir de voir Malraux, ou est-ce que quelqu'un autour de la table en fit la suggestion, ou est-ce que j'avais déjà mentionné auparavant à Roland Olivier ou à Jean Cescas, votre désir de voir Malraux ? Je ne sais. Ce que je sais cependant c'est que les opinions et les commentaires fusaients de toutes parts (à la française !) quand Jean Cescas trancha : «Il faut que vous voyiez Malraux et lui disiez tout cela». Vous lui avez alors répliqué : «Je suis bien prêt à voir Malraux, mais comme je désire le voir sans passer par l'Ambassade canadienne à Paris, comment puis-je m'organiser pour y réussir ? Quelqu'un peut-il m'obtenir de Malraux directement, une entrevue personnelle ?» Nos amis se regardèrent, puis l'un d'eux dit : «Mais nous avons dans la maison Jacques Robert qui est Compagnon de la Libération, je suis sûr qu'il pourrait rejoindre Malraux et solliciter de lui une entrevue pour M. Lapalme.»

Le lendemain matin, à 9 h. précises, le téléphone sonnait à notre hôtel et l'on nous faisait rapport : «Notre ami Jacques Robert a communiqué avec Malraux et vous a obtenu une entrevue personnelle, Monsieur le Ministre, au Palais Royal, cet après-midi, 3 h.»

Il faut dire qu'à partir de cette minute-là, notre journée ne fut plus la même. Car c'était bien beau d'avoir formé des idées au cours de la période de l'opposition et d'avoir rêvé d'établir des relations entre le Québec et la France; c'était bien beau d'avoir fait des discours sur le sujet à la Chambre et ailleurs, d'avoir inscrit l'idée au programme du Parti et d'en avoir entretenu des amis Français et Québécois; mais aller raconter tout cela à Malraux, ce qui semblait l'affaire la plus simple au monde, il y avait à peine deux instants, était subitement devenu une chose de proportions énormes. Aller voir Malraux ! Mais que lui dire ? Comment le dire ? Par où commencer ... ?

Toujours est-il que, à 2h.45, Jacques Robert et Roland Olivier venaient nous déposer dans les jardins du Palais Royal, juste à l'entrée du bureau de Malraux, et là, en attendant qu'il fut 3 h. moins 5 nous avons fébrilement fait les cent pas ! Vous aviez deux plis qui vous barraient le front et vous fumiez cigarette sur cigarette, quand nos deux amis nous dirent- «Il est 3 h. moins 5, c'est l'heure, bonjour et bonne chance !» A ce moment-là, vous eûtes un haut le corps «Mais comment, messieurs, vous ne venez pas avec nous ? Monsieur Robert, vous un Compagnon de la Libération, vous qui connaissez Malraux ?» Mais les deux Français nous répondirent - «C'est une affaire d'un Ministre du Québec à un Ministre français, les deux citoyens français que nous sommes n'ont pas à s'en mêler, c'est vous qui avez quelque chose à exposer, l'entrevue est fixée, vous y allez seul, bonjour.» Et nous entrâmes dans le Palais Royal.

L'huissier de service constata que nos noms étaient bien enregistrés comme ceux des visiteurs de 3 h : messieurs Lapalme et Riel. Il passa alors le feuillet à un collègue qui nous entraîna à sa suite. Nous parcourûmes un long corridor où, de distance en distance, deux portes s'ouvraient et un préposé jetait - «Messieurs Lapalme et Riel» - Le corridor me parut fort long, mais il ne l'était peut-être pas en vérité ! Puis-je vous dire qu'à ce moment-là, il

était clair que vous aviez le trac. Enfin, vous ne pouviez pas reculer ! Une porte s'ouvrit et nous étions dans un bureau plutôt petit et, derrière une table de style (peut-être) directoire, il y avait Malraux. Je n'ai vu que la tête : cheveux longs (pour l'époque), noirs, très fournis, et, me sembla-t-il, rêches, un regard lourd, une cigarette aux lèvres et des tics dans la figure.

Dans mon for intérieur, j'eus un choc, et me dis : «Il y a maldonne, nous sommes au mauvais endroit !»

Malraux s'est-il levé pour nous recevoir, nous a-t-il tendu la main, nous a-t-il serré la main, je ne le crois pas. Mais je ne pourrais positivement dire qu'il ne l'a pas fait. Je dois dire que nous étions alors si impressionnés tous les deux qu'il pourrait l'avoir fait que je ne m'en souviendrais pas du tout. Il me semble qu'il dit prosaïquement, en nous indiquant un siège : «Messieurs, que puis-je faire pour vous ?»

Vous offenserais-je en vous disant que, selon mon souvenir, vous avez commencé par bredouiller, puis à parler de l'œuvre de Malraux, puis du nouveau gouvernement du Québec, du fait français au Canada, de la langue, de la culture, de la civilisation françaises, du réservoir d'affection que la France possédait chez nous et qu'elle ignorait peut-être ! Vous étiez très ému, mais toutes vos paroles et votre attitude exprimaient dans toute sa profondeur la «Nostalgie Ardente» de l'âme du Québec à l'endroit de la France.

Tout à coup, d'un ton très décidé, direct et sans hésitation, Malraux dit : «Justement, hier au Conseil des Ministres, le Général m'a dit : Malraux, il faut s'occuper du Québec.» Et se levant, quittant sa place, il vint s'asseoir entre vous et moi, prit le cendrier qui était sur sa table de travail, le déposa par terre devant lui, prit les cigarettes et fit de même. Puis, comme inspiré, comme si poésie, civilisation et culture s'exprimaient par sa bouche, il se mit à faire une fresque de la civilisation occidentale et de la place de la France, du Québec, et aussi des États de l'Est américain, dans cette civilisation occidentale. Il mentionna les petites églises blanches de la Nouvelle-Angleterre, nos petites églises de l'Île d'Orléans, nos œuvres d'art artisanales, nos sculpteurs sur bois, puis il revint à l'Europe. Il nous guidait dans une fulgurante visite d'un «Musée Imaginaire».

Puis subitement, comme s'il s'éveillait d'un songe, il revint à nous : «Messieurs, vous avez bien raison de vouloir ce rapprochement avec la France et vous avez raison de faire les premiers pas, car si la France allait d'abord vers vous, on pourrait penser après 200 ans au cours desquels la France vous a ignorés, que nous le faisons par intérêt politique.» Il continua - «Monsieur le Ministre, allez de l'avant avec votre projet, ouvrez cette Maison du Québec dont vous parlez, établissez-vous à Paris, et nous irons à votre rencontre.»

Nous étions entrés chez Malraux avec crainte et tremblement, il nous avait fait passer à l'enchantement et à l'éblouissement. Ses dernières paroles vous plongèrent dans l'euphorie. Saisissant l'occasion, vous avez alors exprimé l'espoir de la présence du Général lors de l'inauguration de la Maison du Québec à Paris ou la présence de Malraux pour représenter le Général.

Malraux répondit de sa voix toujours très décidée, sans hésitation et directe, «Si le Général m'y envoie, je serai là, vous pouvez compter sur moi». Puis, il indiqua la fin de l'entrevue. Nous sortîmes de son bureau marchant sur des nuages. L'entrevue avait-elle duré 25, 35, 45 minutes ? Impossible de le dire. L'envolée de Malraux avait-elle duré 20, 30 ou 40 minutes ? Impossible de m'en rappeler. Comme je ne me rappelle pas non plus d'avoir jamais refait le parcours entre le bureau de Malraux et la sortie du Palais Royal. Je me rappelle seulement qu'une fois à l'extérieur, nous dûmes marcher dans les jardins du Palais Royal pendant à peu près une heure pour calmer nos émotions et nous ramener sur terre.

Vous allez me dire peut-être que mes souvenirs de l'entrevue Malraux sont bien minces. Je vous répondrai qu'au contraire ils sont immenses et très denses. Mais comment raconter l'inspiration en action ?

Que nous reste-t-il de précis de paroles entendues sous le coup d'une vive émotion ? Des bribes ? Une phrase ? C'est plutôt le jaillissement brûlant d'une pensée en fusion qui reste gravé dans notre esprit ! Pour toujours. Qui se souvient des paroles que le Général a prononcées dans son discours du Québec libre ?

«L'Heure Éblouissante», ce n'est pas pour moi des paroles, une suite de phrases, un échange précis. C'est un moment de ma vie vécu dans une dimension jusque-là inconnue pour moi. C'est une Présence intense qui ne peut se décrire, mais qui reste au fond de mon souvenir comme un dépôt unique et incommunicable : une rencontre avec le Génie.

Amicales et déférentes salutations comme à l'accoutumée.

Bien vôtre,

(signé) Maurice Riel

---

## **Annexe 2**

**Discours prononcé à Paris, le 5 octobre 1961, par le ministre d'État chargé des Affaires culturelles, André Malraux, lors des fêtes de l'inauguration de la Maison du Québec en France**

UQAM, Service des archives, fonds 109P-630/153

Monsieur le Premier Ministre, Excellences, Mesdames, Messieurs,

Vous avez bien voulu, Monsieur le Premier Ministre, me dire tout à l'heure l'amitié avec laquelle vous avait reçu le général de Gaulle. Cette amitié vous l'avez, je crois, sentie

autour de vous d'une façon constante. En somme, c'est un peu aujourd'hui le voyage du neveu d'Amérique.

Bien entendu, il y a en France un attachement sentimental au Canada : les ambassadeurs du gouvernement fédéral ont toujours été accueillis, les uns après les autres, avec une amitié particulière, celle qui vous entoure aujourd'hui; et c'est dans nos livres de classe que nous avons trouvé le souvenir de Montcalm.

Pourtant, il ne conviendrait peut-être pas trop de croire à des liens constants entre la France et le Canada, car il me semble que si la France se prévalait trop d'une amitié qu'elle a si peu montrée, nos amis Canadiens seraient en droit de nous dire : «Qu'avez-vous fait depuis cent cinquante ans ?»

La situation étant claire, il faut bien nous rendre compte qu'aujourd'hui, sur le plan culturel, auquel je vais me limiter, le destin du monde se partage entre trois puissances : celle de la Russie, celle des États-Unis d'Amérique, et ce groupe assez confus qui est à la fois celui de l'Europe, celui de l'Amérique latine, celui, plus étrangement, [de] ces pays d'Asie qui n'acceptent pas le marxisme, et celui auquel semble s'accrocher le Canada.

Il s'agit ici du destin de l'esprit. La culture française à laquelle il a été fait allusion avait conquis le monde comme la culture la plus agréable pour une classe possédante, généralement oisive, qui était, de la Russie à l'Argentine, celle des grands propriétaires terriens. Parallèlement, la puissance de la République créait une exaltation autour des valeurs françaises, et l'on peut dire qu'il n'y a pas si longtemps la culture française, dans bien des pays, c'était à la fois Anatole France et l'héritage de Victor Hugo.

La part profonde de cette culture, nous la revendiquons, bien entendu. J'ai vu naguère à Brasilia une petite Jeanne d'Arc qui symbolisait la France, avec un bonnet phrygien et un grand bouclier sur lequel il y avait les initiales de la République française. Michelet eût accepté cette petite figure émouvante, qui était à la fois la France éternelle et la République, parce que pour le Brésil, il n'y avait qu'une France.

Pourtant, comprenons bien qu'aujourd'hui ces deux héritages ne sont que des héritages indirects, et qu'en face de la pensée russe et de la réalité américaine, ce qui nous incombe est de créer, non pas une troisième force qui n'est pas en cause (l'un des grands héritages humains n'est pas la troisième force), mais de créer, ensemble, les valeurs culturelles du monde moderne : les valeurs culturelles non pas du passé, mais du présent, dans lequel nous sommes, en face des colosses, à égalité.

J'insiste ici : vous avez été très modeste, Monsieur le Premier Ministre; dans l'ordre de l'esprit, il n'y a pas de nations majeures ni de nations mineures, il n'y a que des nations fraternelles. Et je voudrais, pour terminer, insister non sur ce que vous pouvez trouver ici et qui vous est acquis, mais sur ce que vous pouvez nous apporter.

Vous êtes un pays d'une énergie extrême, pris dans le développement particulier qui fut celui des États-Unis d'Amérique au siècle dernier. Mais au moment de la marche vers l'Ouest, les États-Unis n'étaient pas en face de problèmes culturels. Vous, vous défrichez cet immense pays pour y trouver vos mines, au moment où précisément, cette puissance d'énergie est en train de se trouver à l'étroit en Europe, et vous apportez un esprit de pionniers modernes à une Europe qui est en train de l'oublier. Enfin, je pense qu'au Canada comme en Argentine, il y a quelque chose que l'Europe n'a jamais connu et qui est l'immensité.

Je pense qu'avant longtemps peut-être, vos peintres, certainement vos poètes, apporteront à l'Occident ce qu'a toujours connu la Russie à cause de la Sibérie, ce qu'a presque toujours connu l'Amérique des États-Unis, mais que l'Europe, elle, n'a jamais connu dans sa poésie.

Je salue, pour terminer, les poètes du Canada qui naîtront, je salue votre culture prochaine, liée d'ailleurs à celle que vous possédez aujourd'hui. Et je vous dis très simplement : si, dans la grande tâche qui est la nôtre à tous, Monsieur le Premier Ministre, il convient au Canada de s'appuyer sur la France, vous savez tous qu'elle le tiendra pour un honneur.

(c) Fondation Malraux

---

### Annexe 3

#### «André Malraux au Québec en 1963 »

#### **Bibliographie des allocutions selon Claude Pillet: «De l'Espagne au Québec (1937-1963) : Continuité culturelle»**

MALRAUX, A. (1937) : «Devant les publics les plus divers d'Amérique André Malraux a parlé de l'Espagne», entretien accordé à Edith Thomas, *Ce Soir* [Paris], 1re année, n° 52, 22 avril 1937, 3.

«“La France n'a de remords qu'à l'égard du Canada français”», compte rendu, par Yves Margraff, d'une conférence de presse accordée le 7 octobre 1963, à l'aéroport de Montréal. *Le Devoir* [Montréal], 9 octobre 1963.

«L'Allocution d'André Malraux», discours prononcé le 10 octobre 1963 à l'hôtel de ville de Montréal. *Le Devoir* [Montréal], 12 octobre 1963. Des extraits avaient paru dans le compte rendu de Jean-Marc Léger et de Jean-Marc Laliberté, «Malraux : “Canadiens français, nous ferons ensemble la civilisation de demain...”», *Le Devoir* [Montréal], 11 octobre 1963.

« L'exposition française de Montréal est ouverte. Malraux : faire la civilisation de l'Atlantique», compte rendu, par Marc-Henri Côté, de l'allocution prononcée par Malraux à l'occasion de l'inauguration de l'Exposition industrielle et économique française de Montréal, au Palais du commerce, le 11 octobre 1963. *Le Devoir* [Montréal], 12 octobre 1963.

«Malraux : la France peut vous apporter la confiance en vous», compte rendu de l'allocution prononcée au dîner offert par le gouvernement du Québec au château Frontenac, le 11 octobre 1963. *Le Devoir* [Montréal], 14 octobre 1963.

«La France vous tend la main en face de l'avenir...», allocution prononcée le 11 octobre 1963 à l'issue du déjeuner offert par l'ambassade de France et la chambre de commerce française, à l'hôtel Ritz-Carlton, à Montréal. *Le Devoir* [Montréal], 15 octobre 1963.

«Cette France qui vous parle aujourd'hui...», allocution prononcée le 14 octobre à l'issue du déjeuner offert par la ville de Montréal à l'île Ste-Hélène. *Le Devoir* [Montréal], 18 octobre 1963.

« Discours prononcé à l'université de Montréal, le 15 octobre 1963», *La Presse* [Montréal], 16 octobre 1963.

C. C. 3 juin 2018